

# LA VIE ILLUSTRÉE

JOURNAL LITTÉRAIRE  
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE  
ARTISTIQUE ET SPORT.



LIEUT. CHARTRAND  
Un compatriote dans l'armée française

Dessin de A. S. Brodeur

Composition et Dessin  
à la plume  
par Régis-Quéstier

# La Vie Illustrée

Journal Hebdomadaire.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION ILLUSTRÉE (limitée)

Directeur-Gérant - - - - W. A. GRENIER.  
Chroniqueur Humoristique - HECTOR BERTHELOT.  
Graphologue - - - - - PROF. MARC SAY.  
Secrétaire de la Rédaction - LÉON FAMELART.

COLLABORATEURS: Rose Couturier, Ruysdal, Dona Férentès, Jean Cravache, du Turf, Masque de Velours, William Piton, Dutromblon (Esq.), Lorgnette, Boum-Boum.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

No. 32 RUE ST. GABRIEL, MONTRÉAL.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis.....\$2.00 par an.  
" " ..... 1.25 six mois.  
Montréal (livré à domicile) ..... 2.50 par an.  
" " ..... 1.50 six mois.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

L'exemplaire: 5 cents.

Les abonnés d'un an seulement auront droit aux primes.

ANNONCES (toisées sur agate)

Chaque insertion ..... 10 cents la ligne.

TIRAGE: 20,000 EXEMPLAIRES.

CIRCULATION PAYÉE: 18,300.

Toutes correspondances doivent être adressées comme suit:

W. A. GRENIER,  
"La Vie Illustrée,"

Boîte, 1772.

MONTRÉAL, Canada.

MONTRÉAL, 13 AVRIL 1889.

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE



ES gentilles coutumes du bon vieux temps ne sont pas entièrement perdues, comme ont pu le constater les privilégiés admis à assister à la flagellation qui eut lieu hier en cette ville.

Un homme entre tous, qui doit être parfaitement convaincu de ce fait, c'est Monsieur Mainville, car la vérité lui en a été démontrée par des arguments frappants dont

il gardera longtemps la cuisante souvenance.

Le supplice du fouet est une institution chère aux Anglais, qui a été implantée dans nos mœurs avec beaucoup d'autres.

En Angleterre, le chat à neuf queues était tombé en désuétude depuis quelque temps; mais les législateurs vont le remettre à la mode et en faire l'application dans une foule de cas.

Allons, tant mieux! Il ne faut pas laisser périliter les bonnes choses.

J'espère bien que nous suivrons l'exemple des fils de John Bull et même que nous les devancerons, car le peuple canadien ne reste jamais en arrière!

Nous avons besoin, cependant, d'opérer une réforme complète, car pour le moment, notre liste de châtimements corporels est bien écourtée: Il ne nous reste plus que la flagellation et la pendaison, et encore cette dernière punition est-elle si rarement appliquée qu'elle me paraît virtuellement abolie.

C'est un état de choses alarmant auquel il convient de remédier...

À la rescousse! Il s'agit d'enrayer sans perdre de temps cette impulsion due, sans doute, à un affreux esprit de libéralisme qui se répand sur toutes les classes de la société, nous excitant à détruire les antiques usages.

Dans ce but, je proposerai, d'abord, d'apporter un léger perfectionnement à notre fouet, dont les effets me paraissent par trop bénins. Il suffirait d'ajouter, au bout des mèches de l'instrument de supplice, trois ou quatre petits crochets en fer pour obtenir un knout dont les Russes seraient jaloux.

Cette amélioration, cependant, entraînerait une dépense, et le gouvernement étant dans une noire débîne—s'il faut s'en rapporter aux journaux qui vont presque jusqu'à dire que M. Mercier est obligé de prendre l'absinthe à crédit,—il faut éviter les dépenses ou au moins, les restreindre avec une sage prudence.

En conséquence, on pourrait suppléer au manque de crochets par une vigoureuse friction, sur le dos du patient, opérée à l'aide d'une éponge préalablement imbibée de vinaigre poivré, alors que la mèche du fouet aurait fendu la peau.

Il n'y a rien de tel pour faire gigotter et contorsionner. Ça ressusciterait un mort!

Ce procédé est, d'ailleurs, en usage dans plusieurs contrées qui en retirent d'énormes avantages. Je puis vous en donner un exemple en citant une historiette dont je garantis l'authenticité.

Sept ou huit ans en ça, les hasards de la fortune m'avaient jeté dans la ville de Guayaquil, port principal de la république de l'Equateur. Là je faisais des études comparatives sur les piqûres des scorpions et des moustiques. La révolution menaçait d'éclater. Le président tirait des plans pour enlever la caisse de la banque Nationale et gouvernait en despote.

Or, un journaliste qui eût mieux fait de tourner sept fois sa plume entre ses doigts avant de s'en servir, s'enhardit au point d'écrire des articles pleins de récriminations contre son président. Ils sont partout les mêmes!

Il fut, naturellement, mis sans retard à l'abri des rayons perpendiculaires du soleil.

On avait contre lui une forte dent; mais on ne pouvait guère le condamner à la peine capitale pour avoir commis un libelle, quelque injurieux qu'il fut.

On se contenta de lui administrer deux cents coups de verge avec assaisonnement de poivre et de vinaigre, par portions de cinquante coups.

Hélas! le malheureux était d'une si délicate constitution qu'il mourut après avoir reçu sa ration.

La loi avait été respectée et le président se trouvait satisfait.

Vous voyez le parti qu'on pourrait tirer de ce supplice, n'est-ce pas?

S'il avait été en vigueur ici, en 1885, nous compterions une corde de pendu de moins dans notre histoire: Riel n'aurait pas été condamné à mort: il aurait simplement trépassé "accidentellement."

Prière à Messieurs les législateurs de réfléchir là-dessus.

\*\*

*Paulo majora canamus.*

Les francophobes ont constaté en gémissant que notre race s'accroît avec une rapidité extraordinaire. Ils ne sont pas au bout de leurs peines!

Dans neuf mois, notre population aura doublé, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Je vais vous en dire la raison:

Jusqu'à aujourd'hui, on s'est contenté de croire et de multiplier, simplement pour obéir au commandement donné par Dieu à Adam et à Eve; mais on l'a fait mollement, comme des gens qui accomplissent un devoir.

Et voilà pourquoi le territoire canadien n'est pas encore entièrement peuplé.

Dorénavant on agira avec plus d'entrain, car la récompense sera au bout de la peine.

"Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille,"

s'il faut en croire le "vers solitaire" du statuaire Préaulx; mais ce cochon n'est pas seul; il est gardé par un Juif. L'homme est intéressé; il ne fait rien pour rien; la satisfaction que donne le sentiment du devoir accompli n'est pas un encouragement assez puissant.

La Tribune de St. Hyacinthe a compris cela et, avec une générosité que je ne saurais trop louer, elle offre... un abonnement d'un an à toute mère canadienne qui, à partir de ce jour (5 avril 1889,) donnera naissance à une paire de jumeaux.

Dans le but de décrocher la timbale (valeur UNE

piastre,) il est certain que tous les ménages canadiens vont faire des prodiges.

Pourvu que le cher confrère, en n'écouter que la voix de son patriotisme, ne se précipite pas dans le gouffre de la ruine; car qui suit le nombre des primes qu'il aura à donner dans neuf mois?...

Assez plaisanter sur ce sujet. Si l'idée du confrère prête un peu à rire, elle n'en est pas moins très louable. En offrant, lui, simple particulier, une prime aux mères canadiennes qui mettront au monde deux enfants jumeaux, il donne une bonne leçon à nos gouvernants, qui auraient dû suivre, depuis longtemps, l'exemple de tant de pays, en aidant, au moyen d'une pension, les familles nombreuses.

LÉON FAMELART.

## LA FOLLE DU MONT-ROYAL

Nous commençons, dans le présent numéro, la publication de la *Folle du Mont-Royal*, grand roman canadien inédit, rempli de scènes palpitantes qui se passent à Montréal, et dont l'intérêt est si puissant qu'il enchaîne le lecteur dès les premières lignes.

Ne manquez pas de le lire.

## CAUSERIE FRANCO-CANADIENNE

La spirituelle *Causerie* de notre collaborateur Ch. des Ecorres nous étant arrivée en retard, nous sommes forcé de la remettre au prochain numéro.

## AVIS

A partir d'aujourd'hui jusqu'au 1er mai, tous ceux qui prendront un abonnement d'un an à LA VIE ILLUSTRÉE, recevront *gratis*, la file complète du journal, depuis le 1er février.

## ROMANCE

### RAYONS ET OMBRES

(Musique de M. N. Crépault.)

#### Ier COUPLET

J'avais cru que la vie,  
Dans ma simple candeur,  
N'était qu'une série  
De jours pleins de bonheur;  
Que les mortels sur cette terre  
Buvaient le miel de l'amitié,  
Et que le riche au prolétaire  
Prodigait l'or et la pitié.

#### Refrain:

Erreur! car tous ces rêves roses,  
Sous la faux du destin,  
Comme les belles roses,  
Tombèrent un matin!...

#### IIe COUPLET

Depuis ce jour, hélas! je pleure,  
Et ne crois plus à la gaité;  
Et, le dirais-je? à certaine heure,  
Je doute de la vérité!

#### Refrain:

Toujours en proie à la souffrance,  
Rien ne me semble beau,  
Et la désespérance  
Me conduit au tombeau!

#### IIIe COUPLET

Oh! qu'ai-je dit? mon Dieu, pardonne  
À ma faiblesse, à ma douleur!  
En me plaignant, je déraisonne,  
Car n'es-tu pas mon protecteur?

#### Refrain:

Oh! oui, désormais ma prière  
S'élèvera vers toi;  
Tu seras ma lumière,  
Mon espoir et ma foi!

J. B. CAOUETTE.

1er Avril 1889.



M. CHARTRAND (CH. DES ECORRES)

M. Chartrand, dont nous publions aujourd'hui le portrait, est né à St Vincent de Paul, en novembre 1853.

Il fit ses études au collège de Terrebonne. Dans son adolescence, il rêvait de se créer une place au soleil parmi les disciples d'Esculape; mais sa nature aventureuse et avide de mouvement ne se prêtait guère, alors, à la vie sédentaire qu'exige l'étude de la médecine. A l'âge de 16 ans, il était aux Etats-Unis où, durant trois années, il chercha sa vie. De retour au pays natal, en 1872, il prit ses diplômes à l'Ecole de Montréal, commandée par le colonel D'Orsonnens.

D'abord simple soldat, il gagna rapidement les grades de sous-officier et d'officier, à la Rivière Rouge.

Puis il entra, en qualité de comptable-gérant, au *Bien Public* de MM. David et Beausoleil et, plus tard, au *National* de M. Laframboise.

Le 15 février 1876, il fut nommé capitaine et adjudant au 65<sup>e</sup> Mont-Royal.

Bientôt ne pouvant résister aux tentations du démon des voyages, il s'embarqua pour la France (29 août 1877).

Arrivé au pays de ses aïeux, il s'engagea dans la Légion Étrangère, le seul corps qui lui fut accessible. Durant le court espace de quatre ans, le simple soldat Chartrand conquiert, dans les meurtrières campagnes du Sud-Oranais, en Algérie, les deux galons de sous-officier.

A cinq de service, ayant passé par l'école de St Maixent, il fut nommé officier. Trois ans plus tard, il était lieutenant. Dans douze mois il sera capitaine et, peut-être avant, la croix de la Légion d'Honneur, dont il a su se rendre digne par sa valeureuse conduite et ses aptitudes militaires, brillera sur sa poitrine.

Il y a peu d'exemple, de nos jours, dans l'armée française, d'un tel avancement obtenu en un laps de temps aussi court.

Ennemi juré de l'oisiveté, depuis six ans, notre compatriote s'occupe de littérature. Parmi ses ouvrages qui, à Paris même, ont obtenu un grand succès, il faut citer un volumineux article sur les *Cadres d'Infanterie*. Cette œuvre a beaucoup attiré l'attention publique.

Se faire imprimer, à Paris, n'est, certes, pas une mince affaire. Le nombre des écrivains qui passent leurs journées à courtiser dans ce but les Dentu, les Hachette, les Palmé, etc., est si considérable, dans ce pays où les lettres sont plus cultivées que les choux, que le seul fait d'avoir gagné un éditeur est un certificat de talent.

Il collabore aussi à plusieurs journaux et revues militaires français; il prépare avec soin plusieurs livres nouveaux.

Notre compatriote, qui est lié avec des hommes de lettres tels que Francisque Sureau, l'éminent critique, et Jules Claretie, romancier et directeur du Théâtre Français, représentera bientôt la littérature canadienne à la Société des gens de lettres de France.

Le pseudonyme de M. Chartrand: *Charles des Ecorres*, est bien connu en Canada où les journaux, notamment la *Patrie* et LA VIE ILLUSTRÉE, ont publié ou publient, chaque semaine, ses spirituelles et très intéressantes causeries.

C'est un excellent littérateur qui ne tardera pas à acquérir, dans son pays d'adoption, une grande renommée dont la gloire rejillira sur sa patrie. Nos hommes de lettres canadiens apprécient beaucoup ses écrits qui révèlent chez leur auteur une vive intelligence, un sain jugement et une grande somme de connaissances variées.

M. Chartrand, lancé dans l'armée et les lettres, ces deux carrières si encombrées en France, sans aide, mais doué d'une infatigable énergie, a surmonté tous les obstacles qui se sont dressés sur son passage. Il a fait son chemin; mais au prix de quels sacrifices, au prix de quel incessant labeur!...

Depuis plusieurs années, le vaillant officier-littérateur a épousé une charmante femme: la petite fille du marquis Latour-Laton, et il est père de deux enfants.

Qu'il serait heureux s'il pouvait mettre à exécution un projet qu'il nourrit et que contrarient les exigences de son état. Il est loin d'avoir oublié son pays; il brûle du désir d'y revenir pour presser les siens sur son cœur et serrer la main à ses amis qui sont nombreux ici.

Il y a quelques mois, M. Beaugrand, au cours d'une lettre adressée à la *Patrie*, émettait l'opinion que le gouvernement de Québec devrait venir en aide à notre

compatriote en lui achetant, chaque année, pour quelques centaines de piastres de ses ouvrages, qui pourraient être distribués en prix dans les écoles ou placés dans les bibliothèques publiques.

Je partage cette opinion. Il ne serait que juste, en effet, que nous encourageons un homme qui, en France, nous représente avec tant d'avantage, et il faut espérer que nos gouvernants prendront la chose en sérieuse considération.

LÉON FAMELART.



On annonce un mariage fashionable: celui du major Kirwin, bien connu à Montréal et à Québec. Il épouserait prochainement une riche héritière de New-York.

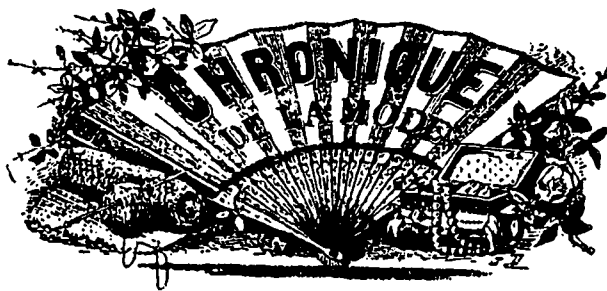
\*\*

Dernièrement, Mmes Laurier et MacKenzie ont donné, à Ottawa, au Grand Union Hotel, un *at home* qui a eu du retentissement dans le monde fashionable.

Presque tous les chefs du parti libéral étaient présents, ainsi qu'un grand nombre de sénateurs et de députés.

Mmes Laurier, Fair, Melle Lynch, le colonel Amyot, M. P., M. Béchar, M. P., M. Choquette, M. P., etc., ont exécuté à merveille la partie musicale.

La soirée a été charmante et la plus franche gaieté n'a cessé d'y régner.



La fantaisie domine dans toutes les modes nouvelles, et les combinaisons qu'elle permet sont accueillies avec faveur, car elles ont pour principe l'économie. En effet, avec le mélange, qui est la base des toilettes actuelles, on peut utiliser ce que l'on possède et faire une toilette ayant un cachet de nouveauté en sachant en harmoniser les teintes.

Dans le moment, du reste, la forme Empire qui remporte tous les suffrages, est elle-même économique. Il faut peu d'étoffe pour ce fourreau collant, qui demande aussi très peu de garniture: une ruche ou des petits volants découpés au bord du tablier avec jupe à plis droits derrière.—Corsage court, drapé sous une ceinture disposée en corselet se croisant à la taille, et tombant en pans à l'ingénue. Ainsi faite, cette robe de style, qui est de grande élégance, habille à ravir les femmes minces. Pour le soir, on ajoute la demi-traine, qui devient maintenant de rigueur.

Nous disions, dans nos dernières chroniques, que les modes de printemps feraient grand accueil aux broderies de tous genres; galons, soutache fine, chenille, broderie

d'or, seront employés avec un égal succès.— Pour les toilettes du soir, ces broderies auront un caractère tout particulier: la grande palme Empire découpée en velours Lucifer, bleu lapis ou vert Baltique, s'encadre d'une ganse métallique aux reflets changeants, ou s'ornera de perles métalliques brunes. L'intérieur brodé en chenilles de différentes nuances reproduira des dessins persans. Ces riches appliques, posées en bordure ou en tablier sur une jupe de satin et même sur tulle sont d'un effet merveilleux.

Bien jolies encore dans les nouveautés que l'on signale, pour les fêtes données après Pâques, les robes illustrées de peintures ravissantes. C'est un charmant travail auquel s'adonneront toutes les jeunes filles qui pourront exercer leur talent et leur adresse pendant les heures paisibles que leur laissera le carême. Elles se prépareront ainsi de ravissantes toilettes, peu coûteuses, grâce à leur savoir. Sur un tablier de satin ou de faille, elles feront courir des guirlandes de roses de haies, de fougère ou de petits bouquets Pompadour liés par un joli nœud. Mais ce qui sera surtout séduisant, ce seront les longues ceintures enjolivées de la sorte et sur lesquelles toutes les fleurs printanières s'étaleront à l'envi. Ce moyen d'occuper ses loisirs est charmant, et je ne doute pas que jeunes femmes et jeunes filles ne prennent grand plaisir à préparer ces gracieuses parures qui auront d'autant plus de prix qu'elles seront leur œuvre.

La mode actuelle est particulièrement favorable aux fillettes qui atteignent l'âge difficile de 14 à 16 ans. Pour elles, la jupe écourtée jusqu'à la cheville, plissée à larges plis droits, ou jupe simplement froncée à la taille, avec tunique ample, drapée à la grecque, tombant en pointe et formant coquilles de chaque côté. Elle découvre ainsi le côté droit de la jupe et retombe toute ronde derrière. Le corsage, ajusté et croisé, sur une guimpe de surah, est à taille courte, fermé par une ceinture. Peu ou point de garniture: c'est tout ce qu'il faut à cet âge où la grâce naissante doit se développer en toute simplicité.

Nous aimons encore pour elles la jolie forme princesse, simple et pratique, telle que la représente notre modèle. Cette robe, en petit drap gris clair, s'ouvre sur un plastron et un tablier en velours pékiné gris et fen. Ceinture en surah feu formant des plis comme une écharpe, et s'attachant en gros nœud derrière. Manche droite, bouffante jusqu'au coude et se terminant par un poignet en velours pékiné.

Les robes ont une tendance très marquée pour la forme princesse, qui sera certainement adoptée comme genre nouveau dans les modèles de printemps. Cette façon est, du reste, très élégante; elle avantage la taille qu'elle allonge légèrement; de plus elle permet la jupe longue à laquelle la mode redonne sa faveur. Il est donc à presumer que nous marchons aux transformations et l'on peut s'attendre à voir des changements complets dans la forme de nos costumes cette prochaine saison.

Déjà, dans la manche, les variantes sont nombreuses, mais le genre bouffant est le dominant du moment; on exhausse le haut de la manche, on forme même une draperie qui remonte un peu sur l'épaule, et nous ramène même vers la manche à gigot, sans en avoir pourtant le volume se borne aux dimensions plus modestes du manchon.

La mode, souveraine en toutes choses, ne préside pas seulement aux mille détails de nos toilettes, elle s'occupe encore de notre ameublement, de notre façon de vivre, et même de celle de mettre notre couvert. Le linge de table est, depuis quelques années, soumis à bien des changements, et, dans le moment, il est embellie par la mode, qui donne sa prédilection au linge Empire et Directoire, ainsi qu'au linge russe, si beau dans son originalité.

Les services Renaissance, avec bordures enguirlandées de mignons dessins jaunes et bleus, sont très gais et très jolis et ornent à merveille une table. Le chiffre se brode en coton de couleur et tout cela forme un ensemble charmant.

ROSE COUTURIER.

PRIME DE "LA VIE ILLUSTRÉE"

Nous préparons une prime magnifique que nous enverrons à toutes les personnes qui auront pris une année d'abonnement à notre journal.

# LA VIE ILLUSTRÉE



Rose Costurier



Le Feuilletoniste



Le Professeur  
Marc Sau



Le Secrétaire  
de la  
Redaction  
Pop Fanelart



Masque  
de Velours



Gb. Jus Ecorres



Jean Crapache



Le Dissipateur

R. Ravaut

## BIOGRAPHIES-TROMBINOSCOPIES



Afin de complaire aux lectrices et aux lecteurs de LA VIE ILLUSTRÉE, notre dessinateur a croqué la binette des principaux collaborateurs de ce journal.

Nous avons reçu un grand nombre de lettres écrites dans le but de nous demander des renseignements sur tels et tels noms apposés au bas des articles.

En publiant la page de M. René Ravaux et une courte biographie-trombinoscopie sur chacun des personnages de cette composition, nous croyons satisfaire en une seule fois toutes les curiosités.

Les écrivains de LA VIE ILLUSTRÉE ne sont pas des types ordinaires, nous allons le démontrer tout à l'heure :

\*\*

HECTOR BERTHELOT, notre humoriste, est si connu qu'il serait oiseux de faire ici sa biographie.

\*\*

ROSE COUTURIER, notre collaboratrice, pour qui la mode n'a pas de secret, naquit à Québec le 5 janvier 1870. Son père, riche négociant du quartier St Roch, lui fit donner une solide instruction.

Avec les meilleures modistes-couturières de sa ville natale, elle étudia l'art de la confection et, aujourd'hui, il serait difficile, sinon impossible, de trouver une rivale digne d'elle.

Ses dix-neuf printemps, sa beauté orientale, le charme de son esprit vif et enjoué lui attirent un grand nombre d'adulateurs qui se dessèchent d'impatience en attendant sa décision qu'elle ne se presse pas de prendre.

On devine que la signature "Rose Couturier" est un nom de plume de notre charmante et spirituelle collaboratrice. Elle a publié dans divers journaux, sous un second pseudonyme, diverses poésies qui ont obtenu un grand succès.

Assurément, elle ferait bonne figure parmi la crème des bas-bleus qui signent *Ange Bénigne*, (Mme de Mollènes), *comtesse de Bassanville*, (Mme Camille Guyot), *Chut Zut*, (comtesse de Mirabeau), *Pierre Ninous*, (Mme la Peyrère), *Carmon Sylva*, (reine Elizabeth, née princesse Wied Feuwied), *Elincelle*, (Mme de Peyronni), *Philippe Gerfaut*, (Mme Dardenne de la Grangerie), *Henri Greville*, (Mme A. Durand), etc., etc.

Que Mlle Rose Couturier continue comme elle a commencé, qu'elle supporte avec courage les piqures des ronces qui se trouveront sur son chemin, et son nom passera à la prospérité.

\*\*

Notre FEUILLETONISTE, qui veut garder *l'incognito*, mais que tous les Montréalais reconnaîtront aisément en examinant sa barbe et son gros piton de nez — deux ornements dont la nature l'a doté avec une rare libéralité, — est né quelque part par là, assez loin d'ici, il y a bien, bien longtemps.

Il fut d'une remarquable précocité. Dès l'âge de trois ans il parlait déjà couramment la langue française. Il fit des études aussi brillantes que le soleil dans une haute école, une école si haute qu'auprès d'elle la tour Eiffel eût été un pygmée.

Après avoir terminé ses études, voulant prouver l'étendue de son savoir, il discuta publiquement, avec Pic de la Mirandole, de *omni re scibili et quibusdam aliis*. Inutile de dire qu'il fit quinaud son adversaire.

Il parcourut ensuite le monde pour son plaisir et, de tous ses voyages, il a retiré un fonds de connaissance si grand qu'il est obligé d'en déposer les trois quarts dans un entrepôt construit *ad hoc*

*Impressario* plein de goût, il a vulgarisé, au Canada, le théâtre français. Tout le monde regrette ses deux créations : le Bijou et le Bobino, deux théâtres décédés, hélas ! dans l'âge le plus tendre...

Ils étaient de ce monde où les plus belles choses  
Ont le pire destin !

Notre feuilletoniste aime, à ses heures, à lutiner la muse — une muse folichonne et délurée — qui lui accorde bien des faveurs.

Quant à ses qualités de romancier, chacun pourra s'en rendre compte par la lecture de la *Folle du Mont-Royal*. On constatera, sans aucun doute, que les Ponson du Terrail et les Dumas père n'ont pas emporté avec eux, dans la tombe, l'art d'émuouvoir et de passionner les lecteurs.

\*\*

M. LE PROFESSEUR MARC SAY n'est pas un professeur pour rire comme il y en a tant ; il a fait de longues et patientes études et possède à fond la science de la graphologie.

Il naquit à Ottawa, le 25 juin 1863. Doué d'un remarquable esprit d'observation et d'analyse, il a consacré, depuis l'âge de dix-huit ans, presque tout son temps et a travaillé pendant de longues nuits à la science qu'il affectionne et qui, aujourd'hui, n'a plus de secret pour lui — les nombreuses attestations publiées dans LA VIE ILLUSTRÉE en font foi.

Le professeur Marc Say fait ses analyses avec beaucoup de soin. Ce n'est pas un conteur de bonne aventure, comme quelques personnes le pensent ; ce n'est pas un charlatan qui se joue impudemment de la crédulité du public, car la graphologie est une science dont l'exactitude a été prouvée, déjà, à plusieurs de nos abonnés. Que les incrédules, d'ailleurs, s'en assurent par eux-mêmes, en soumettant à notre collaborateur un échantillon de leur écriture courante.

\*\*

MASQUE DE VELOURS naquit à Montréal, en pleine rue St Denis, il y a quelque vingt-cinq ans. Il a fait, comme tous les jeunes gens de sa condition, de bonnes études classiques.

Possesseur d'une fortune assez ronde, joli garçon plein de prestance, doué d'un esprit vif et d'une rare amabilité, il ne compte ici que des amis.

Le Tout Montréal le connaît ; il coudoie chaque jour notre monde élégant ; il est de toutes les fêtes, de toutes les soirées. Par sa fréquentation assidue de nos plus riches familles, il a saisi bien des petits secrets dont il profite avec une sage discrétion pour le plus grand avantage des lecteurs de LA VIE ILLUSTRÉE.

— Mais quel est donc son nom ? Pourquoi se dissimule-t-il sous un loup ?

— Son nom ?... à quoi bon le dire ; tous vous le connaissez, et s'il le cache, c'est par pure modestie.

\*\*

LE DESSINATEUR.—L'artiste dont les dessins font aujourd'hui le sujet de ces études biographiques, naquit en France, il y aura 30 ans l'automne prochain. De bonne heure, ses goûts pour la peinture se révélèrent ; jamais notre génie en herbe ne laissa passer l'occasion de se barbouiller de confiture ou de mélasse, suivant le cas.

Voyant cela, les plus grands peintres lui prédirent un avenir glorieux ; Raphaël et Michel Ange se disputèrent l'honneur de l'avoir pour élève.

Quant il eut terminé un brillant cours d'études artistiques sous la direction de ces peintres avantageusement connus du public, notre jeune homme vint en Canada, muni de lettres de recommandations chaleureuses de ses anciens professeurs. Notre graphologue, le professeur Marc Say est, en ce moment même, occupé à analyser la lettre de recommandation de Michel Ange au Directeur de LA VIE ILLUSTRÉE, analyse très difficile à faire, vu l'âge avancé de l'illustre maître.

Notre directeur ne voulut pas perdre l'occasion d'immortaliser son journal et s'assura les services précieux de cette nouvelle étoile qui brille au ciel des beaux-arts. La postérité lui en tiendra compte.

Tout en cultivant l'art de Raphaël et de Rubens, notre artiste s'est livré aussi avec ardeur à l'art scénique où il a remporté — si nous devons en croire ce qu'il nous a dit

lui-même, — des triomphes qui empêchent Coquelin de dormir.

Doué d'une nature douce et d'un organe nasal très développé, notre artiste ne compte que des amis dans la société artistique de Montréal, dont il est aujourd'hui l'un des plus beaux ornements.

\*\*

Notre SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION est un produit de la France à Monsieur Boulanger. Dès son âge le plus tendre, il fut pris d'un beau zèle pour les belles lettres. Son père lui donna, comme précepteurs, Aristophane et Rabelais, desquels il apprit l'art d'écrire en langages lanternois et patelinois.

C'était, jadis, un de ces voyageurs incorrigibles, un de ceux qui "partent pour partir", comme écrivait Baudelaire ; un de ces arpenteurs de pampas.

"... Dont les désirs ont la forme des nues,  
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,  
De vastes voluptés changeantes, inconnues,  
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom."

Dans toutes ses pérégrinations, il a acquis l'amour du repos et la douce manie de chroniquer à propos de bottes.

Tous les collaborateurs de la LA VIE ILLUSTRÉE, moi le premier, redoutent ses ciseaux, instruments de mutilations, et son grand panier, tombeau ou dorment bien des élucubrations péniblement mises au monde.

\*\*

CH. DES ECORRES.—Un brillant capitaine dans l'armée de la guerre. Un compatriote qui manie, avec un égal succès, et la plume et l'épée.

Il naquit en novembre 1853, à St Vincent de Paul. Il fit ses études au collège de Terrebonne et, après avoir obtenu ses diplômes militaires à l'école de Montréal, il alla s'engager dans l'armée française où, bientôt, il sera nommé capitaine.

Son plus grand désir est de revenir en Canada, pour serrer la main à ses amis.

En attendant, il entretient avec eux, par la voie de LA VIE ILLUSTRÉE, une correspondance pleine de charmes.

\*\*

JEAN CRAVACHE.—Un monsieur très nerveux qui ne se laisse pas facilement marcher sur le pied.

Il naquit à Trois-Rivières, en 1854 et fit ses études au collège de Montréal. Après avoir fait un bon cours classique, il se lança dans l'étude du droit et, à l'âge de vingt-cinq ans, il fut admis au barreau.

C'est un de nos bons avocats, dont la voix retentit souvent sous les voûtes du palais.

Il prend un grand plaisir à cingler à droite et à gauche ceux qui s'écartent du droit chemin.

De temps en temps, il accorde sa lyre et entonne un chant qui a, tout au moins, le double mérite de l'actualité et de la brièveté — chose que l'on chercherait en vain, aujourd'hui, dans les œuvres d'Horace, de Virgile et *tutti quanti*.

RUYS DAL.

## " LA VIE ILLUSTRÉE "

Tel est le titre d'une nouvelle revue qui vient de paraître à Montréal. Ce journal s'est assuré la collaboration de M. Hector Berthelot, et de plusieurs autres écrivains de mérite. C'est une innovation. Les gravures sont de goût.—De *L'Indépendant*.

Les rédacteurs qui comptent des hommes de talent, travaillent à donner à leur feuille tout le *chic* possible. Ils réussissent.—De *l'Étudiant de Joliette*.

Mieux vaut avoir l'oreille d'un ministre que celle du roi... Midas.

\*\*

J'ai sur la tête un excroissance de chair qui grossit comme une loupe.

\*\*

Les blanchisseuses ont une certaine ressemblance avec les marchandes de tabac : elles empestent.



## CARNET D'UN BOHEME



## LES DÉBUTS D'UN JOURNALISTE

Les émotions inséparables d'un premier début dans le journalisme sont réellement poignantes.

Ces émotions sont celles de l'acteur qui paraît pour la première fois devant les feux de la rampe.

Sera-t-il un four ou remportera-t-il un triomphe éclatant ?

Telle est l'affreux point d'interrogation qui se dresse devant lui le jour où il entre pour la première fois dans les bureaux de rédaction d'un journal.

Lorsque le régisseur d'un théâtre donne le signal pour le lever du rideau aux derniers accords de l'orchestre, l'acteur qui débute est saisi d'un tremblement nerveux, une sueur froide perle sur ses tempes et il éprouve dans la gorge une constriction douloureuse. La surexcitation de son cerveau atrophie complètement sa mémoire et le malheureux oublie le premier mot de son rôle étudié depuis des mois. Le débutant tomberait en défaillance s'il n'était pas rassuré par la figure placide du souffleur dans son trou.

Les mêmes émotions sont éprouvées par le jeune homme qui s'assoit pour la première fois devant une table de rédaction. En prenant la plume il est en proie à une espèce de vertige. Il tremble à l'idée qu'il pourrait commettre un attentat contre l'orthographe, il est épouvanté par les spectres hideux du solécisme et barbarisme. Il lui semble que toutes ses connaissances de français sont bouleversées dans un noir chaos, et que sa mémoire est devenu un labyrinthe inextricable.

Il se dit : *scripta manent*, les écrits restent c'est-à-dire les fautes restent. *Scripta manent*. Lorsqu'ils sont livrés à la composition, imprimés et tirés à dix mille exemplaires, c'est pire que *manent*.

Le débutant dans le journalisme est très rarement en présence de la figure auguste du rédacteur en chef. Ce dernier a son cabinet de travail loin de la pièce où se tient le menu fretin de la rédaction, composé des reporters, des traducteurs et des correcteurs d'épreuves.

Le premier personnage avec lequel il vient en contact est le prote ou contre-maitre de l'atelier de typographie. C'est le prote qui est chargé de l'initier aux premiers secrets du journalisme en lui disant qu'il sera chargé de la traduction des annonces. La traduction est l'enfance de l'art.

C'est la première pierre d'achoppement que rencontre le journaliste au début de sa carrière. S'il est bon traducteur, il deviendra plus tard un rédacteur de mérite.

Le prote donne au novice quelques explications sur la manière dont les annonces devront être traduites.

Tous les jours il aura un "Carsley" d'une colonne et trois ou quatre encans.

Une fois par semaine le samedi il aura un "Glass" un "sirop de gomme d'épinette," un "pain killer" et de "l'eau de Saint Léon. L'Académie de Musique et le Théâtre Royal.

Tous les quinze jours il aura un "Warner" d'une demi colonne.

Si le traducteur s'acquitte de ses devoirs à la satisfaction de l'administration il sera porté au tableau d'avancement et l'année suivante il pourra devenir traducteur des dépêches et des débats parlementaires.

\*\*

Voilà notre jeune scribe à l'œuvre. Il va sans dire qu'à son début il commettra quelques légères peccadilles dans son travail. Il pourra traduire "bath bricks" par briques à bains, "spring mattresses" par matelas de printemps. "Red fyfe wheat" par blé de fyfe rouge, mais il ne devra pas se rebuter par les lardons que lui lanceront les journaux du parti opposé.

\*\*

Le traducteur d'annonce émarge ordinairement au budget du journal pour cinq dollars par semaine.

Ce salaire est habituellement payé, la moitié argent comptant et la balance avec des bons sur les annonceurs pour des objets d'habillement.

Si l'apprenti journaliste est un peu futé il aura mainte et mainte occasion de mettre du foin dans ses bottes en se faisant payer cinquante centins pour l'insertion d'une couple de lignes dans le journal par un idiot disant qu'il ne veut pas être confondu avec un homonyme qui a paru le matin devant le recorder pour ivrognerie et vagabondage. Il recevra souvent cinquante centins pour biffer un nom dans le rapport de la police, mais dans ce cas il est obligé de payer la moitié de la somme au reporter.

Il aura quelquefois la bonne fortune de voir entrer dans son bureau au milieu de la nuit un individu à la figure longue comme une journée sans pain ; c'est un monsieur qui vient apporter le décès de sa femme ou de sa belle-mère.

Il voudrait avoir dans l'annonce mortuaire quelques lignes de vertus. Cela se charge extra et cinquante centins tombent dans le gousset du journaliste qui mentionne "la longue maladie soufferte avec une résignation véritablement chrétienne."

Ces nécrologies à la vapeur me rappellent une scène qui s'est passée vers 1876 dans les bureaux de la vieille *Minerve*.

Il est onze heures de la nuit. Un citoyen en tenue de voyage entre dans la chambre du traducteur et lui demande d'insérer le décès des jumeaux de Madame X... de Saint Polycarpe.

L'annonce rédigée le voyageur paie les cinquante centins traditionnels.

—C'est vingt-cinq centins de plus, dit le journaliste.

—Comment cela ? Votre journal dit que les décès se paient cinquante centins.

—Oui, mais c'est deux décès dans un que vous annoncez. J'aurais pu vous charger un dollar.

Le monsieur se rend à ce raisonnement captieux et se fend des vingt-cinq centins. Avant de sortir du bureau il se tourne vers le traducteur et lui dit :

—Combien me chargerez-vous pour ajouter à ces décès quelques lignes de nécrologie. Cela ferait tant de plaisir à la mère.

—Dame, monsieur, ce que vous me demandez-là est un peu difficile. Vos jumeaux sont morts à l'âge de deux jours. Comment peut-on parler de leurs vertus.

—Essayez-donc, monsieur, je vous paierai pour votre trouble. Je voudrais quelques mots seulement pour consoler leur mère.

Le traducteur après un plongeon de cinq ou six minutes dans les atomes de la réflexion, reprend sa plume et rédige la nécrologie suivante :

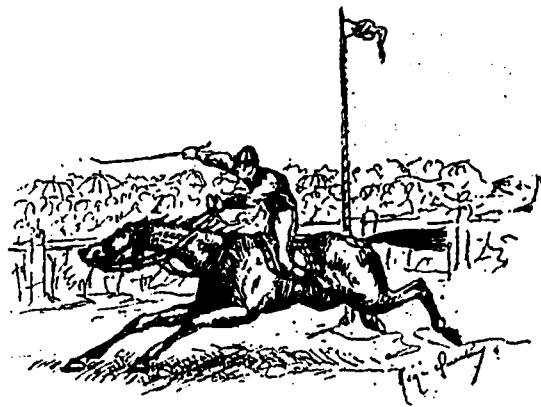
" Chers petits anges, déployez vos ailes d'azur, prenez votre essor vers le ciel. Allez devant le trône de l'Éternel et intercédez pour votre malheureuse mère qui succombe dans cette vallée de larmes sous le poids de la douleur."

La lecture de ces lignes fait perler une larme sur les cils de l'annonceur. Celui-ci dans le paroxysme de sa générosité paie un banknote d'un dollar au traducteur élégiaque.

C'est une des bonnes fortunes qui n'arrivent qu'une fois dans la carrière d'un sous-rédacteur de journal.

H. BERTHELOT.

## ECHOS DU SPORT



On dit que Harry Bethune, le fameux coureur, est en route pour l'Australie. Il se propose de faire connaître aux habitants des antipodes les beautés de la course à pied.

\*\*

M. St-Clair, de France, à l'intention d'organiser une grande assemblée athlétique internationale, en août, au Bois de Boulogne, près de Paris. Un grand nombre d'amateurs anglais et américains prendront sans doute part aux concours. Il y aura des courses de 100, 400, 800, et 1,500 mètres.

\*\*

Isaac Murphy, le jockey bien connu, dit qu'il gagne autant que n'importe quel membre du cabinet du président Harrison. Depuis sa première course qui eut lieu en 1875, il a prit part à 1087 courses et il a été 411 fois vainqueur. Or, en plus de son salaire, son maître lui donne, chaque fois qu'il remporte un prix, la somme de \$1000.

\*\*

On nous écrit de Providence, R. I. que John L. Sullivan, toujours de plus en plus ivre et tout déguenillé, passe son temps à faire des siennes dans la ville, avec une nombreuse suite de "sports" de l'endroit et d'autres lieux.

## BIBLIOGRAPHIE

M. Raoul Renault est l'auteur d'une excellente traduction française des "Héroïnes de la Nouvelle-France" de M. LeMoine.

Cet ouvrage contient les bibliographies de Mme de Champlain, de Mme de la Tour et de Mlle de Verchères, trois héroïnes dont les noms brilleront toujours dans l'histoire du Canada.

La traduction de l'œuvre de M. LeMoine est faite avec beaucoup de soin et forme une brochure de 24 pages in-8o qui devrait se trouver dans toutes les bibliothèques.

Elle est en vente chez M. Raoul Renault, 83, rue Middle, Lowell, Mass.

## VARIÉTÉS

Une jeune fille ne doit pas regarder du côté où le soleil se lève, parce que c'est l'Est.

\*\*

Il existe des gens très forts qui ne peuvent supporter la moindre charge.

\*\*

Un honnête bourgeois est assailli, la nuit, au coin d'une rue, par deux malfaiteurs.

—Je vous en prie, messieurs, ne me faites pas de mal. Je n'ai que ma montre. La voici...

Un des voleurs, poliment :  
—Je n'osais pas vous la demander.

\*\*

Entre députés :  
—Laissez-moi donc tranquille ; depuis que vous siégez, vous n'avez jamais ouvert la bouche.

—Je vous demande pardon, je l'ai ouverte chaque fois que vous avez parlé.

—Ah ?  
—Oui ! pour bâiller !

## UN MARIAGE A LA CAMPAGNE

" Il y a promesse de mariage entre Jean-Baptiste-Firmin Jeanitouche, fils majeur de Maximin-François Jeanitouche, cultivateur, et de Belzémire Marotte de cette paroisse d'une part.

Et Bibienne- Ernelinde - Rosalie - Anastasie - Virginie Tienbonlà, fille mineure de Raphaël-Brunon Tienbonlà, meunier, et de Marcelline-Clémentine Coupemitaïne, du cinquième rang de la paroisse de Notre-Dame du Mont-Carmel d'autre part.

Ce ban est pour la troisième et dernière publication. Ceux qui connaissent quelque empêchement à ce mariage sont obligés de nous en avertir, sous peine d'excommunication."

\* \*

Quand M. le curé prononce en chaire, en pleine grand-messe, ces paroles solennelles, bien des personnes tournent leur tête à droite et à gauche, un grand nombre de chuchotements s'échangent, et une quantité prodigieuse de réflexions ne manquent pas de se faire, *in petto*.

Le cas est grave, voyez-vous.

C'est, en effet, l'annonce du dernier acte, du dénouement d'un petit drame d'amour qui se joue, depuis au-delà d'une année, entre monsieur Jeanitouche et mademoiselle Tienbonlà. La scène a été tantôt le moulin à farine du père Tienbonlà, tantôt les vertes prairies des environs, où sont incrustées les fraises appétissantes, quelquefois le champ de framboisiers du bonhomme Jeanitouche, quelquefois encore la vaste et riante plaine située à quelques arpents du moulin; mais bien plus souvent le chemin du roi.

Cependant, comme toute pièce de théâtre, quelque attrayante qu'elle soit, doit finir... par finir, Firmin et Virginie, après avoir très silencieusement effeuillé toutes les marguerites des environs, et filé suffisamment le parfait amour, ont enfin résolu, d'un commun accord, de faire prononcer pour toujours, sur leurs têtes réunies, le terrible *conjungo*!

Ce qui sera fait mardi !...

Hélas !

\* \*

Quoi qu'il en puisse être, la messe étant finie. Les hommes sortent, puis ensuite les femmes.

Ces dernières, comme il arrive très souvent, après avoir caqueté quelque peu à la porte de l'église, se forment par groupes, s'ébranlent, et alors, chaque groupe prend la direction du logis paternel ou marital.

On parle de différentes choses.

Tendons l'oreille, et écoutons ce que l'on dit.

*Premier groupe.*—Ce pauvre Jeanitouche, il se marie donc. Il est donc décidé !

—Mais oui... quelle embardée !

—Il faut qu'il soit fou, archi-fou, pour prendre la Virginie au père Brunon !

—Une fièrepette !

—Une bonne à rien !

—Une coureuse de chemin !

—Qui n'est pas tant seulement capable de faire la soupe et balayer la place !

—Et qui passe ses grandes journées à s'attifer, et à se mirer.

—Oui... et qui laissera son mari porter scandale, faute de savoir raccommoder une culotte et coudre un bouton !

—Allons donc ! elle est bien trop demoiselle pour ça !

—Je n'en donnerais pas deux sous !

—Ce pauvre Firmin, il en a fait une prise !

—Hé ! laissez donc... vous savez pourtant bien que c'est le moulin qu'il prend, et non la meunière !

\* \*

*Deuxième groupe.*—N, i, ni, c'est fini donc ! Virginie prend le Jeanitouche ! c'te pauvre Virginie, qui aurait dit cela ? Elle qui pouvait prétendre aux meilleurs partis de la paroisse, s'accoupler avec un *faignant* pareil, un ivrogne, un paresseux, un propre à rien, une espèce de fou, un volage, un... un... !

—Eh ! oui, un garnement pareil, qui n'a pas même un demi-arpent de terre sous les pieds !

—C'est ça !... et qui grugera le père Brunon de la belle manière, et qui finira par manger le moulin !

—Dame ! que voulez-vous ? On lui a représenté tout cela, mais tout à fait inutilement, il faut qu'elle le prenne. Eh bien, qu'elle s'arrange. Elle en a jusqu'à la gorge de

ce brigand de Firmin, et il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison !

—Il l'aura ensorcelée ! cet homme-là porte, bien sûr, du *cedre rouge* sur lui !

—Ah ! le possédé !... jeter pareillement des *sorts* pour s'exempter la pelle !

—La farine du diable se changera en son. Tout ça finira mal et remarquez-bien ce que je vous dis-là, le ciel le punira !

—Pauvre Virginie !

\* \*

*Troisième groupe.*—C'est donc décidé, ils se marient !

—Eh ! oui, c'est la poche et le *traineau* tout purs, qui se donnent la main !

—Pourtant... le père Brunon est à l'aise ! il va doter Virginie, je suppose...

—Hé ! ma chère, que vous connaissez peu le père Brunon ! Lui, doter Virginie ! Allons donc. Il aimerait mieux mourir que de tirer un écu de sa vieille bourse. Et d'ailleurs, où prendrait-il de quoi la doter ? il doit tout ce qu'il a !

—C'est un vieux pingre, c'est vrai !

—Sa fille n'a que ce qu'elle mérite, un va-nu-pieds !

—Et Jeanitouche, que ce qu'il a gagné, une fille qui le trichera !

—Voilà !

\* \*

*Quatrième groupe.*—Avez-vous entendu la publication ?

—Oui ! celle de Jeanitouche avec mam'zelle Virginie Tienbonlà ? pauvre fille, elle va le regretter bien sûr !

—Comment dites-vous ? Le regretter, je crois plutôt que c'est lui qui va le regretter, je n'aurais jamais cru que pareil mariage se fit, lui, un si bon garçon, *s'embacler* de la sorte, je suis certaine qu'il y aura divorce avant deux mois, parce que, elle, voyez-vous c'est une fille impossible, un vrai démon, il y aura toujours du désaccord dans le ménage par rapport à elle !

—Allons donc ! par rapport à elle ? dites plutôt par rapport à lui, vous ne le connaissez donc pas, c'est un *flandrin* de la pire espèce, un chercheur de bonne aventure, qui n'a jamais pu parvenir à économiser un seul centin, enfin c'est un *traineux* !

—Dans tous les cas, il vaut autant qu'elle, sinon plus, le pauvre garçon je ne lui connais rien de mal, et je lui souhaite beaucoup de courage, parce qu'il en a grand besoin !

—Ma pauvre amie, je crois que vous *radotez*, venir affirmer que cette jeune fille est une bonne à rien, laissons faire et vous saurez me dire un jour, le contraire !

—C'est cela, nous verrons...

\* \*

O sainte charité ! Quand tu déversas sur nos têtes, comme une ondée bienfaisante, tes grâces inestimables, ces gens-là avaient—je le jure par mon chapeau—des parapluies !

\* \*

Tout de même, le mardi solennel ne se fait pas longtemps attendre. Une longue file de voitures vient jeter à la porte de l'église, les fiancés, les parents, et le menu fretin des invités.

Les harnais brillent au soleil, les chevaux piaffent d'une manière impatiente, et secouent leurs longs et volumineux pompons multicolores.

Ce qui n'empêche pas Jeanitouche de pénétrer par la *grand'porte*, dans le temple, suivi de près par Virginie et le reste du cortège nuptial.

Une heure se passe—heure mystérieuse, heure qui compte dans la vie—pendant laquelle l'hyménée tisse autour des conjoints son filet de soie et d'or, aux mailles centuplement entrelacées.

Enfin, le *oui fatal* fait retentir les échos du sanctuaire ; le *conjungo* ouvre ses mains chargées d'appréhensions au-dessus de la tête des... coupables...

Et *consummatus es* !

Puis la cérémonie finie, on sort de l'église, on rembarque dans les voitures, puis fouette cocher—Et, ma foi... en avant la *noce* !

\* \*

Pour moi, n'ayant pas été invité, et ne pouvant pardonner à Jeanitouche ce dédaigneux oubli, je vais me venger de lui en divulguant ses amours. Ce sera une le-

çon pour celui qui, plus tard, tentera de l'imiter dans son ostracisme.

Ce fut d'abord en automne, dans le moulin même du père Tienbonlà, que Firmin étant allé porter une charge de grains pour faire moudre, vit Virginie pour la première fois. La jeune fille était en *tous-les-jours*, jupette d'étoffe bleue à raies blanches, *polka* de flanelle rouge, bas blancs par *côtes*, bien tendus sur une jambe gras-souillette, et petits souliers *sauvages* faits au pays.

Jeanitouche, ce jour-là, revint du moulin fort lentement, et juché sur ses poches, il fit une foule de réflexions sur les filles en général, et sur celle de Tienbonlà en particulier.

La nuit venue, il mit une bonne demi-heure à s'endormir, et il cru voir, dans l'obscurité de son alcôve, les malingres yeux bleus de Virginie fixés sur lui.

\* \*

Quinze jours plus tard, maître Jeanitouche retourna au moulin, avec une charge d'avoine.

Par un de ces hasards providentiels et qui n'arrivent qu'aux amants prédestinés, mam'zelle Virginie s'y trouvait encore cette fois-là. Seulement, la jupette bleue avait été remplacée par une jupe d'indienne du *magasin*, fleurie à la Pompadour, et un coquet *garibaldi* blanc avait triomphalement succédé au banal *polka* de flanelle écarlate. Des petits souliers sauvages il n'en était plus question. Mademoiselle avait bel et bien, dans ses mignons pieds, des bottines françaises de la *ville*.

Jeanitouche—le madré !—vit tout cela d'un seul coup d'œil, et, sans avoir lu Balzac, ni Michelet, ni même Alphonse Karr, tous gens qui, pour notre édification, ont plus ou moins impitoyablement disséqué la femme, il comprit fort bien qu'il était pour quelque chose dans ce remaniement général...

Cette conviction, tout en lui donnant une haute idée des charmes de sa personne, ne manqua pas d'ouvrir à deux battants les portes de ses aspirations. Il devint hardi, son regard prit de l'éloquence... de cette éloquence muette, mais tendre et pleine de supplication à laquelle jamais fillette, de quelque caractère qu'elle soit, ne peut jamais résister.

Le garnement poussa même l'audace jusqu'à parler à Virginie et lui affirmer que "le temps était beau pour la saison" ajoutant, comme réflexion qui ne manquait pas de profondeur, "qu'on n'irait pas loin sans avoir de la gelée, et qu'il était grandement temps d'*arracher* les patates."

Cet esprit raisonnable et pratique de notre héros flattait-il les sympathies secrètes de la jeune meunière, c'est ce que je ne puis jurer. Mais je sais bien que Virginie approuva fort les remarques de Firmin, et lui fit une façon superbe.

La glace craquait !.....

Jeanitouche revint chez lui, en hurlant de toute la force de ses énormes poumons.

Vous avez beau faire  
—Bon gré, mal gré—  
J'ai voulu vous plaire,  
Je vous plairai !

Le gars mit, cette nuit-là, deux bonnes heures à s'endormir !

Au troisième voyage de Jeanitouche—a quelques jours de là—la glace se rompit tout à fait, et la débâcle fut grandiose.

Le jeune homme avoua à mam'zelle Virginie qu'elle lui avait *timbé* dans l'œil dès sa première apparition, et que son amour à lui, Jeanitouche—avait été croissant d'apparition en apparition—de sorte qu'au numéro ou il en était rendu, il en avait une bonne provision à lui offrir.

Il n'en fallait pas plus pour attendrir la jeune fille, aussi les minauderies indispensables ne furent pas longues, et elle ne cacha pas davantage à "mosieu" Firmin "qu'elle lui rendait le réciproque."

La scène qui suivit ces aveux fut touchante.....

Mais passons.

On prit de part et d'autre le titre officiel de *cavalier et blonde*, et il fut formellement entendu que Jeanitouche irait veiller le dimanche suivant chez le père Tienbonlà.

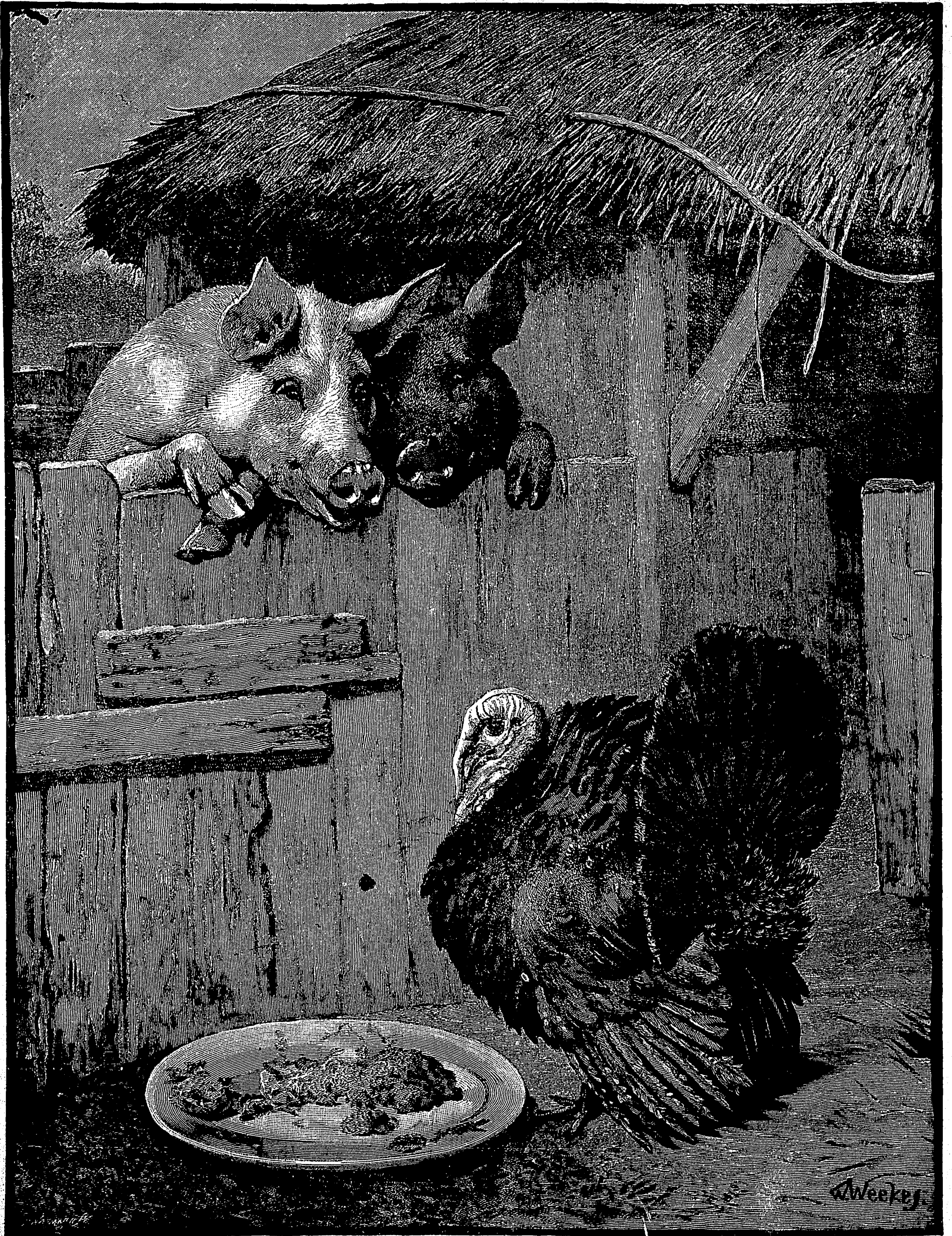
Ce qu'il ne manqua pas de faire.

On sait ce qu'il en résulta.

ALPHONSE GUERETTE

Lévis, Avril 1889





SCENE DE LA VIE REELLE



FEUILLETON DE "LA VIE ILLUSTRÉE"

## LA FOLLE DU MONT-ROYAL

ROMAN MONTRÉALAIS INÉDIT

Spécialement écrit pour "La Vie Illustrée."

PREMIÈRE PARTIE

## CRIMES SUR CRIMES

CHAPITRE PREMIER

LE TERRIBLE ASSASSINAT DU CARRÉ VICTORIA

Par une après-midi humide et triste, à la porte d'une petite maison basse située près du carré Victoria actuel, au-dessous d'un certain temple de sinistre mémoire, où des coups de feu fanatiques furent tirés en un jour de deuil sur une foule irritée, mais peu dangereuse ; on pouvait entendre vers les six heures du soir une voix de jeune fille douce et suave répétant ces simples mots :  
" Mon oncle ! mon oncle !... ouvrez donc... c'est moi qui frappe, moi votre nièce Delvina."

Le silence seul répondait aux coups fiévreusement frappés par la jeune fille sur la porte noire de la maison.

C'était vers la fin d'octobre 1854.

Que de merveilleux changements se sont opérés depuis dans notre beau Montréal ; que de changements terribles et imprévus se sont passés dans l'existence de notre héroïne qui n'est autre que Delvina, que beaucoup de nos lecteurs divineront sans doute et que Dieu a rappelée à lui depuis plusieurs années.

Et tout d'abord ; voyons un peu qui pouvait habiter cette maison ? Un vieux marchand presque retiré des affaires, gros, ventru même, nature apoplectique, riche pour les uns, pauvre pour les autres, avare principalement, dont l'existence était un mystère... Connu dans les environs sous le nom du père Robert, maniaque vendant des articles de seconde main, prêtant quelque peu à gros intérêt, mais surtout ne recevant personne autre que ses clients qui, pour la plupart, étaient des êtres mystérieux, venant chez lui presque en cachette, et de temps à autres une jeune fille aux yeux bruns et mendiants, pouvant avoir seize ans environ, qu'il appelait sa nièce. Il l'aimait bien, l'enfant, d'un amour pur de vieux parent qui regarde l'enfant comme un ange fait pour être aimé et respecté.

Le vieux Robert, qui, certes, était de bonne famille canadienne, avait, disait-on, un frère juge en cour de Montréal. Sans être fâchés réellement, ils ne se voyaient pas. La fillette qui venait le voir était, comme vous pouvez le deviner, aisément la fille du juge. C'était bien celle qui frappait à la porte du marchand, qui s'obstinait à ne pas ouvrir le soir, dont nous venons de parler.

Celui-ci avait des habitudes au moins étranges, nul n'aurait pu deviner le fond de ses affaires, il vivait de peu et thésaurisait beaucoup ; du moins on le croyait. Veuf depuis longtemps ou peut-être même vieux garçon, c'était, nous vous l'assurons, chose égale aux personnes qu'il fréquentait.

Était-il riche ou non ? Sa nièce Delvina, que seule il aimait, n'en savait rien elle-même, absolument rien ; sauf, qu'il lui disait souvent :

—Ma bien chère Delvina, je suis pauvre, bien pauvre ; après une vie des plus laborieuses, j'ai fort peu amassé, mais n'ayant pas d'enfant, quoique mon frère, Son Honneur le juge Monroé, ne me regarde pas de sa hauteur ; tu seras toi seule mon héritière, si au jour de ma mort il reste quelque chose, mon enterrement payé.

Les clients des marchands de seconde main sont bien souvent, comme vous le savez, plus pauvres que riches ; la misère poussant plutôt à la vente qu'à l'achat. Ceux qui fréquentaient l'échoppe du Beaver-Hall appartenaient à cette dernière catégorie, et beaucoup d'entre eux n'étaient pas, nous vous l'assurons, des prix de vertus. Il venait même là depuis peu des types étranges !! Le soir où la jolie brunette, aux yeux d'un noir d'ébène

ne percé d'un rayon de lumière, frappait désespérément à la porte fermée de l'oncle Robert, il avait dû se passer quelque chose d'anormal, car l'oncle sortait peu, il était toujours chez lui quand arrivait la nuit sombre, humide et triste. D'ailleurs, tous les jours, à pareille heure, il y avait à l'intérieur au moins une lampe d'allumée, dont la lueur plus ou moins définie, perçait à travers les chassiss. Ce soir-là, rien... le silence et l'ombre.

La fillette eut peur et se mit à pleurer ; puis, reprenant son courage à travers une vague inquiétude, elle courut aux maisons d'alentour, (il y en avait peu à cette époque) et s'informa si l'on avait aperçu l'oncle Robert.

Non, non, pas aujourd'hui, lui fut-il répondu à trois places différentes. Un homme, cependant, crût se rappeler avoir vu, de grand matin, deux hommes paraissant se encher la figure, sortir par la porte de derrière de la maison du vieux marchand. Quant à en faire le portrait, il s'en déclarait tout à fait incapables.

La jeune fille, toute tremblante, pressentant un malheur, reprit rapidement le chemin du toit paternel et tombant, pour ainsi dire, dans le cabinet de travail de son honoré père, lui fit une peur du diable en se présentant à lui avec une figure blanche, défigurée et des yeux grossis par les larmes.

—Vraiment ? Alors j'écris pour donner des ordres.

Et le père écrivit, puis sonnait un domestique :

—Porte vite ceci à M. le grand connétable, il m'est dévoué, va et ne perd pas une minute. Quant à toi, Delvina, reste ici, quoi qu'il soit arrivé, ce n'est pas la place d'une jeune fille, d'ailleurs, on nous informera.

Quoi qu'il en coûtât à la fillette, elle était trop bien élevée pour faire une simple réflexion, vis-à-vis de son père.

Nous retournerons, si vous le voulez, à la maisonnette de la côte du Beaver Hall et nous y arrivons au moment où la maison était entourée d'une foule de curieux, car la police venait d'en enfoncer la porte par ordre supérieur.

Quel affreux spectacle s'offrit aux yeux des officiers publics qui, seuls, y pénétrèrent. Quelle dévastation ! Tout y était bouleversé, les tiroirs vides péle-mêle sur le parquet, une forte partie de leur contenu avait dû être enlevée.

Dans la chambre à coucher, étendu sur son lit tout habillé, était le cadavre bleu, congestionné du vieux Robert, vomissant un flot de sang qui, coulant le long des draps du lit, y formait jusqu'au parquet une large traînée rouge. Il ne portait aucune trace de coups ou de

blessures, ses traits étaient livides, ses joues d'un rouge mat veinées de bleu foncé, ses yeux grands ouverts indiquant la terreur. Chacun, à première vue, se demandait :

"De quoi est-il mort ? Si ce n'est de peur, c'est de congestion ? Cependant, il y a eu vol, pillage même ; c'est un assassinat ! Nous ne voyons pas de blessures apparentes... la strangulation laisse ordinairement des traces et il n'y en a pas."

On fit chercher le coroner, le corps fut transporté à la morgue par l'ambulance pour y être soumis à l'enquête de rigueur.

Quant à la maison et à son contenu, ils furent confiés à un gardien assermenté.

Les détectives se mirent en campagne, mais ne découvrirent autre chose que ceci :

L'oncle Robert avait depuis peu de nouvelles fréquentations, des figures qu'on n'avait jamais vues dans le quartier auparavant, des agents d'affaires louches, disaient les uns, des affiliés de sociétés secrètes, ajoutaient les autres. Après tout ce n'était autre chose que des rancœurs de voisins, n'offrant aucune garantie.

L'enquête du coroner n'aboutit, chose étrange, qu'à un verdict : " mort de congestion et d'hémorragie causées par strangulation."

En observant bien on pouvait retrouver les traces de la strangulation adroitement pratiquée avec un foulard de soie. La force du sang et l'embonpoint aidant, cela avait été relativement facile. Maître Robert n'avait pas dû souffrir beaucoup et s'était éteint dans une suffocation rapide. Le corps avait dû être replacé sur le lit car il était habillé.

Le crime jeta l'effroid en ville.

L'inventaire soigneusement fait dans la maison, fit connaître l'enlèvement de bijoux, papiers et valeurs ; mais les assassins n'avaient pas su

découvrir un testament très bref, dans lequel l'oncle donnait tout ce qu'il posséderait à l'heure de son décès, à sa chère nièce Delvina Monroé. De plus, le vieux laissait une précieuse liste de ce qu'il possédait en valeur diverses et objets mobiliers, le tout formant un fort joli magot pour la jeune fille que nous allons retrouver bientôt, riche et honorée, mais qui ne laissa pas que d'être profondément étonnée par la mort épouvantable de son oncle.

## CHAPITRE II

RICHE FAMILLE ET RICHE DEMEURE

Quelques années se sont écoulées depuis l'assassinat du vieux Robert, demeuré impuni. Nous nous retrouverons si vous le permettez, ami lecteur, dans cette partie de Montréal connue aujourd'hui sous le nom de rue Durocher, aux pieds du splendide Mont-Royal, qui fait l'admiration des étrangers visitant la ville.

Celle-ci, à l'époque dont nous parlons, était loin de porter ses limites au-delà de la rue Sherbrooke, qu'elles atteignaient à peine. Un chemin creux y serpentait sous un fouillis d'arbres verdoyants dont quelques types, et des plus beaux, restent encore dans la magnifique propriété qui existe au bout de la rue sus-mentionnée.

Quand on avait fait dans cette direction environ deux



La police enfonce la porte et trouve le cadavre du vieux Robert.

Le magistrat était profondément absorbé sur des papiers qui devaient avoir une bien grande importance. C'est généralement le cas, et cela doit être chez un magistrat. Il parut contrarié de l'arrivée aussi subite de Delvina, mais la regardant aussitôt, d'un regard de bonté :

—Que se passe-t-il donc, fit-il aussitôt, tu as l'air toute bouleversée !

Delvina, en quelques mots, raconta à son père ce qui se passait. Ce qu'elle pressentait au sujet de son oncle. Le père écoutait en silence, plongé dans de profondes réflexions.

Quand la jeune fille eut fini, il y eut un temps d'arrêt. —Eh bien ! père, reprit-elle de sa voix douce, que faut-il faire ? Nous n'avons pas de temps à perdre ce me semble.

—C'est vrai, fit le juge, tu dois avoir raison, mais tu n'ignores pas, chère enfant, dans quels termes je suis avec mon frère, tu n'ignores pas ma position de magistrat à la cour de Montréal et mon frère... mon frère n'est, après tout, qu'un simple commerçant ! Je ne puis aller voir moi-même... Alors, tu penses Delvina qu'il faudrait que l'envoie quelqu'un s'enquérir ?

—Certes, cher père, fit la jeune fille presque indignée, et nous n'avons pas de temps à perdre, je t'en supplie, envoie quelqu'un.

cents pas, on découvrait presque subitement les murs et la tourelle d'une riche demeure. Cette habitation, par les lignes sévères de son architecture, par sa belle construction en pierre du pays et par l'ampleur de ses formes surtout, faisait honneur à son propriétaire et fondateur. L'ensemble de forme carrée était dominé par une gracieuse tour élevée et portant un mât de pavillon.

Telle était *La Villa Beausejour*, appartenant à la famille Ducerceau, riche famille de commerçants notables de Montréal.

Si les plus jolis parterres de fleurs ornaient les alentours de cette habitation, l'intérieur ne le cédait en rien par la richesse et le goût de son ameublement.

Le rez-de-chaussée élevé sur de vastes cuisines et leur dépendances, se composait de grand et petit salon, vaste salle à dîner et cabinet de travail pour monsieur, etc.

Le péristyle et l'escalier, garnis comme le reste de tapis et de tentures d'un luxe sérieux, étaient chauffés par une vaste fournaise aux formes luisantes et rebondies. On n'avait point encore, à cette époque, les appareils de chauffage perfectionnés à air chaud et à la vapeur, qu'on voit presque partout de nos jours.

Le second étage se divisait en un certain nombre de chambres avec leurs cabinets de toilette, salle de bains, le tout meublé avec le confortable de bons propriétaires. Au-dessus, les chambres des domestiques.

Cette maison avait été construite après les événements de 37, par Damas Ducerceau, père du propriétaire, M. Cyrille Ducerceau, qui l'habitait à l'époque dont nous parlons.

La famille Ducerceau, dont les ancêtres étaient arrivés au Canada dès les premiers temps de la domination française y avaient prospéré de père en fils dans une vie de travail et d'honneur; acquérant ainsi une fortune fort respectable, jouissant de l'estime général.

A l'époque où les transits d'Europe en Amérique étaient bien autrement difficiles que de nos jours, la maison Ducerceau importait à elle seule, en marchandises générales, le chargement de plusieurs navires par an. C'était un événement dans Montréal quand, après l'ouverture de la navigation, on annonçait l'arrivée du voilier de la maison Ducerceau. On courait aux quais et aux grands magasins de la rue St Paul.

M. Cyrille Ducerceau avait succédé à M. Damas, son père, à la mort de ce dernier vers 1856. C'était un homme actif, intelligent et probe, dressé à la noble école paternelle. Ses yeux vifs, ornés de beaux sourcils bruns, avaient cette énergie et ce pouvoir scrutateurs qu'on rencontre souvent dans les plus beaux types d'hommes canadiens. Il savait être aimé et redouté de ses employés qu'il entourait également de la plus grande bienveillance.

M. Cyrille se maria un peu avant la mort de son père, avec Delvina, la fille de l'honorable juge Monroe, que nous connaissons un peu.

Celle-ci, devenue femme, était la plus charmante et la plus idéale créature que l'on pût rencontrer. Ayant reçu une instruction et une éducation supérieures dans le vénéré couvent de Villa-Maria, elle était l'épouse la plus accomplie et certes, la plus digne d'être aimée.

Les premières années de cette union ne furent qu'une lune de miel et le ciel en récompensa bientôt les jeunes époux par la naissance d'un fils qui fut nommé Robert, sur le désir manifesté par Mme Ducerceau en souvenir du vieil oncle si tristement assassiné, et dont elle avait apporté la fortune à son cher mari.

À l'heure où nous entrons dans cette heureuse demeure, nous apercevons la jeune mère vêtue d'un ravissant peignoir rose brodé et orné de fines dentelles, assise dans le petit salon, près du berceau festonné de Robert.

C'était en fredonnant une délicieuse berceuse que Delvina, parfaite musicienne, faisait osciller le berceau du bébé. On eut pu les admirer tous les deux à travers un délicieux rayon d'amour.

Tout à coup, Mme Ducerceau releva la tête et frappant avec un petit marteau de bronze sur un timbre de même métal, appela Annette, sa femme de chambre stylée sur le ton des bonnes maisons.

—Annette, fit-elle quand celle-ci eût paru, que le temps est long, quelle heure est-il donc?... Monsieur n'a-t-il pas dit qu'il rentrerait de meilleure heure... J'ai si hâte qu'il soit là!

—Il est cinq heures, dit la bonne, et monsieur ne tardera pas, car il a ordonné au cocher d'être au magasin à cinq heures.

—C'est bien ma fille, dites à la cuisinière de soigner le souper; d'ailleurs, je pense que Ducerceau ramènera son ami Heberger.

—Oh! c'est probable, madame, reprit la servante avec une petite moue qui en voulait dire long.

Mme Ducerceau ne fût pas sans la remarquer et sans en demander la cause à Annette.

—Oh! rien madame, seulement il est si tant l'ami de monsieur, il se fourre toujours à la cuisine sous prétexte de goûter les plats; mais plutôt pour se frotter autour de moi ou de Gertrude la cuisinière.

—Allons, vous êtes une petite sotte, fit madame en éclatant de rire, vous savez que M. Heberger est incapable...

Annette sortit en souriant avec un léger haussement d'épaules.

—C'est singulier, se dit en elle-même Mme Ducerceau. Cette fille reconnaît l'ami de mon mari comme un homme léger; j'ai peur moi-même qu'il en soit ainsi, et ils sont si intimes tous les deux!

Disons en passant que la domesticité de la famille Ducerceau se composait:

Du cocher Antoine, de Gertrude, cuisinière, et d'Annette déjà connue.

Un peu plus d'une année après l'arrivée du jeune Robert, nos heureux mariés étaient dans l'attente d'un nouvel événement, mais la santé de la mère ne paraissait plus aussi bonne et donnait certaines inquiétudes.

Le docteur Delbour, vieil ami de famille que l'on consultait souvent, et souvent pour un rien, haussait les épaules dans un signe indécis et ordonnait toujours quelque chose. Est-ce que les docteurs n'y sont pas naturellement obligés?... ou enclins.

La fête de la vierge d'août arriva et avec elle une gentille petite fille, toute rose et fraîche, qu'on enveloppa dans de beau coton blanc brodé. La mère en reçut une violente secousse, mais aussi une joie sincère, et M. Cyrille Ducerceau, fou de bonheur, en perdit le boire et le manger pendant plusieurs jours. La maman mit du temps à se rétablir; l'hiver fut rude, comme c'est assez souvent l'usage dans cet excellent Canada et une fièvre lente parut s'emparer d'elle. L'enfant avait été baptisée Alice, du nom de sa grand-mère maternelle, décédée il y a nombre d'années; On a beaucoup, ici, le respect des ancêtres. Ce fut à force de grands soins qu'on sauva la mère et l'enfant et leurs santés à tous deux ne parurent revenir qu'avec le soleil du printemps.

—La petite terrible! s'écriaient ensemble quelque fois le père et la mère; elle entre dans la vie avec crainte. Quelle différence avec Robert qui y vint, lui, tout d'un bond avec la franchise d'un boulet de canon... mais les filles font, dit-on, plus de manières... et encore, ajoutait M. Cyrille, faudra-t-il la doter, cette petite princesse, pour pouvoir la marier un jour. Les pères, ça voit de loin bien souvent!

L'hiver de la naissance d'Alice, toutes réceptions cessèrent par respect pour la mère et l'enfant; c'est à peine si Heberger et une amie intime de Madame, mariée à un riche avocat de la cité, furent admis dans l'intérieur dont nous nous occupons. Des amis, il en faut disait souvent Mme Ducerceau... mais pas trop à la fois et son mari se mettait à rire à cette profonde pensée de sa chère moitié.

—Tu sais bien ma chère, lui répondait-il, que dans les affaires il est presque obligatoire d'en avoir beaucoup; le commerce exige des relations nombreuses, des amitiés de passage, me diras-tu, oh! que non... combien de fois les affaires sont le résultat d'une certaine camaraderie à Montréal comme ailleurs... on devient les obligés les uns des autres et c'est ainsi peu à peu qu'on augmente ses relations commerciales. Et que de verres ne prend-on pas sans soif, dans le but de vendre la moindre pièce de coton jaune!

Ce n'est pas là de l'amitié crois-tu. Généralement non, dans la force du mot; mais il faut sauver les apparences dans un bon but pour atteindre une bonne fin.

—Tiens, cher ami, reprenait Mme Ducerceau avec un sourire plein de bonté, tu es d'une logique vraiment rare et je suis prête à me laisser convaincre... pour te faire plaisir, ajoutait-elle, après un gros soupir.

Telle était la bonté d'âme de Delvina, qu'elle ne pouvait songer à mal sur son époux.

Si vous le voulez bien, transportons-nous à la maison de commerce de la rue St. Paul; il est nécessaire d'en faire la connaissance avant de continuer le récit de plus en plus palpitant d'intérêt qui va suivre.

### CHAPITRE III

#### D. DUCERCEAU ET FILS

Au coin de la rue St. Nicolas et de la rue St. Paul, vous aperceviez une vaste maison de commerce bâtie en briques et pierres sans aucune prétention architecturale. On pouvait facilement constater que celui qui l'avait fait construire pensait plutôt à l'utile et au solide qu'au luxe de sculptures souvent rencontré de nos jours. Vous pouviez lire sur une vaste enseigne:

#### D. Ducerceau & Fils.

sans autre indication, sans détail de marchandises: le nom seul avait suffi. Et pour cela, il avait fallu qu'il se soit fait connaître depuis de longues années.

En entrant dans ces vastes magasins, vous trouviez entassées les marchandises sèches par piles à la suite les unes des autres, produits anglais, français etc., peu d'allemands; les temps changent beaucoup. En montant aux étages supérieurs, les départements différaient; ici l'épicerie, là le fer, le cuivre, les outils les plus divers et les plus nécessaires à la vie. Au fond du rez-de-chaussée, deux bureaux sans luxe, un pour le patron, l'autre pour le caissier et ses aides. Il fallait passer par ce second bureau pour arriver à celui du maître, qui, soit dit en passant, n'aimait guère être dérangé pendant le temps des affaires, sauf par quelques intimes.

Dans la caisse était un petit vieux presque bossu, barbe blanche et cheveux supposés de même nuance, mais très rares; ajoutez à cela des lunettes, et quelles lunettes! rondes et d'un style moyen-âge. C'était un vieux serviteur de la famille Ducerceau plus intéressé que son patron souvent grognon pour ses inférieurs; il avait nom Burnichon.

On n'avait jamais pu savoir quand il était né, ni en quel endroit. Toujours au magasin, il ne devait jamais sortir, car on ne lui connaissait aucune fréquentation cependant... Peut-être en avait-il le soir?...

Il avait deux assistants, l'un Benjamin, jeune blond de 16 à 18 ans, bon enfant, très gai quand le père Burnichon n'y était pas, et ne manquant pas, après les heures de travail de rejoindre des camarades tous aussi joyeux que lui. Le second assistant s'appelait Wickery, était peu causeur, assez sournois de caractère et comme son nom vous l'indique n'était pas de nationalité canadienne française, mais Irlandais de naissance, enfant de père et mère fort pauvres, à qui il portait assez régulièrement ses modestes appointements. Voici pour les bureaux: dans les magasins une demi douzaine d'employés que nous ne dépeindrons pas tous, nous en tenant au premier acheteur et vendeur Pradeau homme digne et capable, juste, ne prononçant un mot plus haut que l'autre que dans les cas graves seulement, foncièrement dévoué à M. Ducerceau son patron.

Son aide-de-camp, garçon de vingt ans d'une tenue irréprochable et d'un travail assidu portait nom Dufresnois. Quant aux autres, il est inutile ici de faire leurs portraits.

M. Ducerceau, à l'époque où nous sommes, arrivait consciencieusement à son office en même temps que son personnel, voyait et suivait tout, ne causant guère qu'avec Burnichon et Pradeau, seul il dépouillait son courrier, et quand il lui arrivait de s'absenter le caissier devenait maître de la maison.

Celle-ci faisait en ce temps-là un chiffre d'affaires considérable et sans contestation un des plus élevés de la ville de Montréal.—Au dehors un voyageur qui s'appelait Jodoin, ancien serviteur dévoué qui voyageait avec voiture et ne rentrait jamais que de Noël à l'Épiphanie. C'était un vieux garçon, travaillant dur et économisant pour les siens, car quoique seul en apparence, il avait deux vieilles tantes, à l'entretien desquelles il subvenait entièrement.

Maintenant que nous connaissons la partie principale du personnel de M. Cyrille, nous parlerons brièvement de sa manière de faire les affaires; à l'époque où nous sommes, il continuait les bonnes traditions de famille et jouissait d'un crédit fort important sur place, escomptait lui-même le papier qui lui était remis par ses clients et aimait, par bon cœur, à concilier personnellement toutes difficultés.

Ses relations commerciales fort étendues, son poids en affaires et ses connaissances le faisaient assez souvent choisir comme arbitre dans des discussions entre confrères. C'est dans l'un de ces arbitrages qu'il obligea un de ses voisins nommé Heberger, ancien camarade du collège de l'Assomption, tabacconiste dans la rue St. Paul près de la rue St. François-Xavier. Il en résulta entre eux un renouvellement d'intimité qui devait s'accroître davantage.

Heberger avait eu maille à partir avec un juif se disant français, mais Allemand au fond, faisant comme la plupart de ses coreligionnaires un commerce à gros rapport, ayant nom Azarias, "ventant de l'archant, les habits, tu liamant, te la bijouterie," et ce pauvre Heberger eût été saigné à vif sans la généreuse intervention de M. Ducerceau qui sut calmer l'anthropophage; mais le juif garda une dent à ce dernier et un sournois désir de vengeance qui ne fit que grandir et embellir; nous y reviendrons plus loin.

À part cet ami, nous voyons venir à l'office du brave Ducerceau le fameux agent de renseignements Fronton de la célèbre agence Fronton Césariat & Co. Ces sortes d'agences ne commençaient qu'à paraître, mais déjà quelle analogie avec un certain animal dépeint par Victor Hugo dans un célèbre chapitre des *Misérables* que le lecteur devinera habitant au fond des mers. Ce Fronton toujours *swell*, mis avec recherche, ganté couleur beurre frais, s'introduisait avec une courtoisie affectée dans les maisons de commerce de Montréal ne voulant rien apprendre que sous le plus profond secret et dans l'intérêt de la maison elle-même, ne demandant rien d'abord comme honoraires, ensuite un simple abonnement au journal toujours confidentiel de son administration, qui portait nom le *Parachutes*. Si la première visite n'avait pas de succès il revenait une seconde, une troisième fois, et puis toujours désolé de détanger, mais voulant éviter à la maison Ducerceau une perte possible avec la maison Lerouillard de Ste. Agathe ou autre, et ayant soin de connaître sous des finauderies, la situation financière pour l'exposer à sa façon dans le *Parachutes*. Notez lecteurs, s'il vous plaît que c'était vers 1860, l'art en était dans l'enfance et aujourd'hui, c'est le perfectionnement! Toujours est-il que ce Fronton sut se mettre très bien avec le caissier Burnichon à qui il fit un présent dans une fête de naissance ménagée adroitement, car comme vous l'avez vu plus haut, le



vieux Burnichon ignorait réellement son âge.

M. Cyrille Ducerceau, qui souffrait d'abord de l'intimité de Burnichon avec Fronton, finissait par l'accepter, hélas ! trop souvent chez lui ; de même Heberger à qui il confiait maintenant ses succès, ses peines et ses joies... la venue de Robert et d'Alice... quelques faillites tant en ville qu'à la campagne.

Comme un beau matin Heberger que nous appellerons quelque fois Jules, de son petit nom, arrivait au magasin, M. Cyrille le reçut avec un certain air de mystère, l'appela dans son cabinet et ferma la porte dont les gonds étaient rouillés faute d'usage. Qu'était-il donc arrivé ?

— Mon cher ami, lui dit Cyrille, ça ne va pas, il y a du chagrin dans l'air, tu fais bien de venir ce matin, je suis agacé par la maladie de Delvina, la mère et la fille ne sont pas bien.

— C'est l'affaire de quelques jours, reprit l'ami Jules.

— Et en plus !... répliqua Ducerceau, et il s'arrêta.

— Comment il y a du plus ? que ne me dis-tu toutes tes peines ? mon Dieu tu me fais peur ; parle.

— Oui il y a du plus : hier j'ai vérifié ma caisse sur le conseil de la banque et je n'ai pu arriver à en faire la balance. Il y a un déficit, qui prend naissance à une époque déjà ancienne et que je ne saurais préciser. Burnichon, mon vieux caissier a toujours eu la confiance de mon père et la mienne et aujourd'hui, je ne puis m'empêcher d'avoir des doutes. Il y a le point noir, mon cher, oui, il y a le point.

— Mais en somme as-tu découvert un vol, une indélité, dans ce cas, agis vite plutôt que de te laisser voler d'avantage. J'ai quelques relations dans la police, peut-être te trouverai-je un détective plein de tact et d'adresse, personne que nous deux n'en saurions rien. C'est sans doute une erreur. Burnichon a toujours été dévoué aux intérêts de ta famille et aux tiens. C'est un homme qui mène une existence modeste, rangée ; Ne donne pas l'éveil. Je suis ton sincère ami, à qui tu as rendu service, crois moi, suis mes conseils, cherche des preuves, si des preuves peuvent exister. Observe ton caissier sans être observé et je te le répète j'ai un de mes amis, le détective Lafond, qu'on dit très fort, c'est un français ! mais bah ! il rend des services ici très sérieux je t'assure.

— Tiens tu as raison, dit Ducerceau, j'ai pu m'être trompé, je vérifierai encore et si cela se peut je pardonnerai. Je préférerais ainsi éviter un scandale !

— Oh ! que tu es bon et comme ton excellent cœur prend toujours le dessus, reprit Jules, quant à présent, sortons un peu, le soleil brille et mon cher je me suis payé une Victoria et un poney brun et blanc, il faut que je te fasse voir cela ! c'est tout-à fait *stylish*.

Tes affaires sont donc à la hausse mon cher ami, as-tu donc hérité ? tu vas me compter cela, j'espère.

— Allons viens Ducerceau, crois-moi, le grand air, la distraction, nous irons au Sault chez Péloquin, tu te rappelles, il y a quinze jours, que tu t'y es bien amusé. Oh ! dis donc si tu avais été garçon, hein ! ça n'allait pas mal au dessert avec... mais je ne veux pas en dire plus long l'eau t'en veindrait à la bouche, et malgré cela tu pensais à ta femme, vertueux mari ! ah ! ah ! ah ! j'en ris encore. Crois-moi cher ami, le chagrin entre-t-il par une porte, il faut de suite le chasser par la fenêtre et le chasser soi-même. Pour l'instant, c'est moi qui m'en charge, viens prendre le verre de l'amitié, tu sais bien les excellents *coktails* du Terrapin. Allons en route vieux camarade à bas le chagrin, ta maison marchera bien sans toi, et d'ailleurs, n'as-tu pas Pradeau. Oh ! pour celui-là, je lui confierai ma femme si j'en avais une !

— Eh ! bien, soit ! reprit Cyrille, le père Damas ne prenait jamais de distraction, il travaillait, il amassait usant le siège de son fauteuil dans son bureau, tellement que je crois bien qu'il en est mort de rester chez lui, et pour qui ? pour bibi et bibi resterait en cage comme un serin ! Allons y ! Embarquons !

Et disant cela, il prit son pardessus que l'ami lui aida à endosser et partit. La route fut longue jusqu'au Sault, il y avait déjà à cette époque, pas mal de *bar rooms* sur la route.

Ce fut le premier faux pas !

#### CHAPITRE IV

##### UN AUTRE COIN DE MONTRÉAL

Vous rappelez-vous la rue Vitré à cette époque ? mal bâtie, pas d'égouts, de la boue, (il est vrai que de nos jours il en manque pas non plus) ; des maisons basses, briques et planches, peu en pierres et pas deux élevées d'étages sur rez-de-chaussée. De temps en temps une impasse finissant sur un mur en planches à moitié démolie par le vent. Un certain propriétaire aimait beaucoup à cette époque construire des maisons basses rapportant pas mal en les louant à des personnes douteuses ; cela payait : D'ailleurs, il fallait que cela paye !

Sans aide de la police, nous visiterons un de ces taudis d'alors ou vous n'auriez pas respiré l'eau de Floride, je vous assure. Et d'abord, frappons à la porte avec le loquet de cuivre. à cette porte qu'on ne ferait qu'entre-bailler certainement avant d'ouvrir si nous n'avions pas le mot de passe, ou n'étions pas des habitués.

— Que demandez-vous, demanda d'une voix vieillote une femme entre deux âges ?

— Jonglerie, (c'était le mot du jour).

— Entrez, mes enfants dit-elle aussitôt, en ouvrant la porte toute grande pour la fermer aussitôt. Par ici, reprit-elle, indiquant à droite une salle longue, fumeuse et mal éclairée où on voyait assis à des tables et fumant devant des verres à demi pleins, une demi douzaine d'individus des deux sexes, causant les uns à voix basses, les autres avec des éclats interrompus.

Que buvez-vous, reprit la ménagère, car elle ne laissait pas le temps de respirer, sans consommer.

Il était malaisé de donner son ordre sans être sournoisement observés par plusieurs des habitués.

Une voix au fond dit un peu haut à son voisin, type au chapeau rabattu sur les yeux.

Ça j'te dis, qu'est pas des gens à rester dans cette salle, faut les faire passer dans l'autre.

Et s'avançant aussitôt vers nous en faisant un détour calculé, celui qui avait pris la parole sembla étudier rapidement notre mise, nos manières et surtout notre gousset.

— Ah ! ça reprit-il, j'ai déjà vu ces messieurs quelque part et j'espère qu'ils offriront un verre à moi et à mon ami. Mary ajoute deux *gin* aux verres de ces messieurs, que nous renouvelons connaissance. Dites donc, vous rappelez-vous que l'autre soir, au Crystal Palace, nous nous sommes adressés la parole et même qu'on a failli se disputer ensuite en entrant chez Guilbault, c'était des façons d'amis, n'est-ce pas, messieurs ?

Force fût, sous peine d'en avoir d'autres sur le dos, d'accepter la proposition, quelque leste qu'elle parut ; d'ailleurs, nous étions décidés à tout connaître dans le taudis de la rue Vitré et pour cela à mériter l'estime des habitants ; aussi, les verres succédèrent-ils aux verres, ce qui nous valut beaucoup d'amis. Il ne faut pas paraître fiers dans ces cas-là.

Seuls, deux hommes se tenant assis dans la partie la plus obscure de la pièce et paraissant très absorbés dans leur conversation, ne vinrent pas se joindre aux autres. L'un était vieux, vêtu d'un capot de couleur indécise, son dos un peu courbé le faisait pencher davantage vers son voisin, jeune homme dans les 18 ans, aux traits *yankee* et portant une légère barbe brune à la façon américaine. A certains signes, on eut pu voir que nous les gênions. Nous supposâmes aussitôt que c'étaient deux *tramps* de bien mauvais augure.

Au *gin* succéda la bière chargée de whisky, comme on le fait encore aujourd'hui dans les pique-nique et les excursions, mais nous étions solides. Notre interlocuteur ayant l'air de se cacher mystérieusement la figure dans un numéro sali de la *Lanterne* qu'écrivait à cette époque notre ami B. ..., nous demanda de passer au salon. Vous pouvez vous figurer quel salon ce devait être dans une telle demeure et nous y consentîmes après nous être fait prier quelque peu (pour la forme). Pour parvenir à ce salon, nous fûmes obligés de passer plus près des deux causeurs solitaires, la porte étant aux deux tiers de la salle où nous étions et il nous parut entendre ces mots sortir de la bouche du vieillard *montagne minuit* cette phrase nous revint plus tard à l'esprit.

Dans cette nouvelle pièce au fond sur le derrière où nos deux interlocuteurs nous suivirent, était une table recouverte d'un tapis jadis vert autour de laquelle se pressaient sept ou huit joueurs et deux femmes jeunes encore, de mise équivoque, tellement actionnés au jeu, que personne ne parut s'apercevoir de notre arrivée. On jouait le *draw poker* et les piastres passaient de mains en mains avec rapidité. Les hommes avaient l'air de marchands de la ville et de la campagne, d'agents commerciaux. Force nous fut de nous joindre aux joueurs et de jeter quelques dollars sur le tapis. Nous gagnâmes d'abord ; mon ami n'en parut point surpris, nos voisins non plus. Quelle ne fût point notre étonnement de reconnaître autour de la table, Fronton et Cesarant ; il n'y manquait que la compagnie.

Une fois lancés, le temps nous devint d'une grande indifférence, d'ailleurs, n'avions nous pas décidé de voir le plus possible ; La table de jeux s'augmenta bientôt de quelques personnages arrivant soit seuls, soit plusieurs à la fois. Hélas ! nous devions y reconnaître des personnes de Montréal bien inattendues. Entre deux banques, celui qui dirigeait les jeux nous fit observer que nous étions du cercle ; nous perdions alors environ vingt dollars chacun. C'était une flatteuse entrée ; mais que voulez-vous, nous voulions nous instruire.

Tel était alors le *Moon light club* ainsi nommé probablement de qu'on y voyait souvent un fort vilain clair de lune.

Nous sortîmes fort tard où plutôt de fort bonne heure. En passant par un couloir sombre qui nous conduisait à une porte de derrière donnant dans la ruelle indiquée plus haut, il nous sembla voir dans un cabinet et dormant dans un large fauteuil, une tête de vieux Juif rencontrée ailleurs. Ce devait être le maître de ce bouge.

Nous étions en février, quelques semaines avant le triste assassinat du regretté McGee, à Ottawa, dont chacun ici a gardé le profond souvenir, ainsi que de ses funérailles si grandioses à l'église St Patrick. Le lendemain soir de notre première entrée au club de la rue

Vitré, on lisait ce qui suit : dans les journaux de cette ville :

« Cette nuit, rue de la Montagne, a été commis un horrible assassinat. M. Ferny, banquier bien connu et estimé de la rue Dorchester ouest, a été trouvé mort, baignant dans une mare de sang et frappé d'un seul coup de poignard derrière la nuque, la police informe. »

Et elle informe sans doute encore à l'heure où nous écrivons ces lignes vingt ans après, car ce crime est resté impuni !!!

— Ah ! bah, m'écriai-je, et nos hommes d'hier au soir ?... seraient-ils par hasard les deux types du fond de la salle ?

A quelques jours de là, il y avait grande fête au Crystal Palace, rue Ste Catherine ouest. L'élite de la société anglaise et canadienne se trouvait mélangé dans un bal costumé où la grâce de chacune se mêlait à la richesse, à la verdure, aux fleurs et à la musique envoi-vrante de l'orchestre.

Si l'électricité n'ornait pas encore le palais de ses rayons, des guirlandes de gaz traversaient les fleuillages des plantes exotiques venues des serres de plusieurs riches propriétaires de ce temps-là. La société d'alors savait faire les choses tout aussi grandement qu'aujourd'hui, ne vous en déplaise.

Parmi les groupes animés, se trouvaient quelques étrangers, quelques Américains ; ils sont si voyageurs et les fêtes de la ville de Montréal ont tant d'attrait pour eux. Le Windsor Hotel n'existait pas encore, mais le St. Lawrence Hall regorgeait de monde.

Dans cette foule pleine de gaieté, nous apercevons bientôt M. et Mme. Ducerceau, celle-ci dans une toilette mauve relevée d'une jupe violet clair par des nœuds de fleurs. Delvina Ducerceau était réellement belle avec ses traits d'une finesse extrême, une légère pâleur jointe à un fond de je ne sais quelle mélancolie était peinte sur sa figure. Cela ne l'empêchait pas d'avoir un gracieux sourire pour chaque flatteur qui l'abordait et je vous assure qu'il y en avait beaucoup. Son mari au froc noir, gilet blanc et gardénia à la boutonnière s'efforçait de paraître aimable. Ils dansèrent une seule valse ensemble et Mme. Ducerceau refusa de danser avec qui que ce fût, même avec Heberger qui faisait le beau plus que jamais, comme si ce bal devait être le dernier auquel il dût assister.

Parmi la foule des américains visitant le Crystal-Palace se trouvait un type de haute taille à l'œil vif, beau danseur, *flirtant* beaucoup, évitant les passants, mais néanmoins d'une politesse affectée. Il paraissait être là certainement dans un autre but et avoir plusieurs compères dans la salle. On eut facilement pu le prendre pour l'éclairer d'une bande ou quelque *boodler* nouvellement débarqué de Chicago. Le lendemain du bal, plus d'une belle crut avoir perdu son porte-monnaie.

D'un autre côté, il était facile de reconnaître quelques têtes de détectives aux aguets, dont deux également américains, venus en charge à Montréal. C'était curieux de les voir mêlés aux *flirteurs* et aux danseurs et entraînant par fois la danse dans le but de faire jaser les filles sur le compte de leurs précédents cavaliers. C'étaient de fins limiers de la célèbre agence X... de New-York.

Le grand yankee, nommons le de suite, s'appelait Scott et les détectives Hading et Allowel. Nous verrons bientôt quelles relations pouvaient avoir entre eux ces gentlemen, venus à Montréal dans un but d'études d'un certain genre.

Ducerceau et Heberger, qui ne s'amusaient guère au fond, parurent désireux de partir à minuit, c'est-à-dire des premiers, et comme Mme Delvina était fatiguée, celle-ci n'y trouva rien à redire.

Monsieur Antoine, le vieux cocher de la maison tout couvert de fourrures, attendait à la porte avec la voiture et s'avança dès que ses maîtres parurent.

La première pensée de Delvina Ducerceau en rentrant chez elle fut pour ses chers enfants qui dormaient tous les deux du plus profond sommeil.

Madame, toujours pleine d'attention, avait fait préparé un souper aux huîtres et au gibier, — l'un ne va pas sans l'autre — et d'ailleurs, l'ami Jules n'était-il pas un chasseur enragé. Le souper dura peu, les deux hommes étaient peu parleurs et bientôt Ducerceau prenant miel-leusement la parole et s'adressant à sa femme :

— Combien tu dois être fatiguée, chère amie ; n'est-ce pas que le bal ne te vaut rien ? les longues veillées sont contraires à ta santé délicate. J'ai remarqué que tu étais pâle à un certain moment de la soirée, cela m'inquiétait.

— Tu es bon, reprit Delvina, je te reconnais bien là.

— Et Heberger approuvait de la tête à chaque parole.

— Si tu montais, ma chère, ta femme de chambre doit t'attendre en haut, elle va s'occuper de toi, et nous, nous avons encore à causer... Oh ! d'affaires sérieuses, crois bien, et à fumer les délicieux cigares que tu as eu la bonté de m'acheter hier. Allons va, chère femme.

Mme Ducerceau se leva et prit congé de son mari non sans un doux baiser de lui et sans avoir serré la main au traître Jules.

Quand les deux hommes la sentirent endormie, ils soufflèrent la lampe, descendirent le perron, non sans être aperçus d'Antoine, et filèrent le long de l'avenue à moitié de laquelle stationnait une voiture ordonnée par

Jules Heberger, qui les mena grand trot, (nous n'osons le croire encore) au "moon light club," rue Vitré, en habits de bal ! et bien lestés pour rattrapper le temps perdu, car ces messieurs l'avaient considéré comme tel au Crystal Palace, en trop bonne société. Quels changements !

### CHAVITRE V

#### FÉNIENS VRAIS ET FAUX

A l'époque où nous sommes, mil huit cent soixante-six et sept le Canada était troublé par les Fénians qui faisaient trop souvent des manifestations, tant à l'intérieur qu'à la frontière, manifestations prenant quelque fois des proportions qui ne laissaient pas que d'inquiéter le public. C'est pendant ce mouvement, qui pouvait devenir envahisseur, que l'illustre M. McGee perdit la vie sous le poignard d'un assassin sectaire en rentrant le soir chez lui à Ottawa. Ces faits et leurs causes sont parfaitement connus du public du Dominion et il nous paraît fort inutile de rééditer ici des faits passés à l'état historique. Nous nous contenterons de quelques rapprochements.

Ce qu'on ignore assez généralement ; c'est que, profitant de cette période de troubles, des malfaiteurs venant des Etats-Unis et du pays même, formèrent des associations ténébreuses sous le couvert du fénianisme pour épouvanter les populations, au besoin par le meurtre et l'incendie, dans un but trop fréquemment criminel. Tel fut la cause de l'assassinat de la rue de la montagne dont nous avons parlé au chapitre précédent.

Certaines agences, certains cercles avides ne furent, en ce temps, que des sources criminelles... des traverses à complots.

Dans une maison basse que nous apercevons encore sur les bords du canal, derrière les chantiers de charbon attenants d'un côté au bord de l'eau et de l'autre à l'église Ste. Anne, se réunissait régulièrement, deux ou trois soirs par semaine, une bande se laissant presque apparemment soupçonner de fénianisme, mais au fond désireuse de vols et d'assassinats.

Cette maison humide et abandonnée avait été, comme vous pouvez la voir, enterrée par les remblais de terrains faits lors de la création du premier bassin latéral du canal Lachine. On n'y entrait par une porte basse et deux marches de pierre recouvertes d'une humidité gluante. C'était dans une espèce d'aile de bâtiments faisant angle sur la cour que se tenaient les réunions. La belle lumière électrique ne troublait pas comme aujourd'hui la noirceur de la nuit et quand neuf heures sonnaient à l'horloge de Ste. Anne, on n'entendait guère dans ce coin du Griffin town que le clapotement de l'eau sur les berges du canal.

Chaque membre de cette fausse société fénienne n'était admis qu'après la justification d'un certain nombre d'attentats ou de condamnations authentiquement prouvés. La majeure partie occupait en ville ou aux environs des situations à l'abri de tous soupçons : un notaire, deux avocats, des agents de commerce et de renseignements, des commerçants même en faisaient partie ainsi que plusieurs *tramps* de la pire espèce ; ceux-ci étaient poussés en avant généralement comme exécuteurs.

En entrant à la première assemblée venue, nous y trouvons déjà des figures de connaissances et lesquelles grand Dieu !... Fronton, Cesariat, Burnichon, Scott et plusieurs types à bout de ressources avouables. Quel excellente idée d'avoir en ville une agence de renseignements commerciaux, le notaire Arpins, vieux conseiller des familles, les avocats Dupuisart et Landernon et des habitués de la grande maison Payette !... Crainte du fénianisme d'une part, de l'autre connaissance approfondie de l'intérieur, de l'actif et du passif des meilleures et des moyennes fortunes de cette ville.

Un serment de mort liait tous les membres entre eux !... et c'est d'une part pour manque à ce serment et de l'autre pour faire pendant à l'assassinat fénien de M. McGee que le banquier, secrètement faussaire, Ferny, fut poignardé rue de Lamontagne, dans le seul but de faire exemple et de jeter la terreur !... Son assassin fut un des jeunes membres de l'association qui dut en cela faire ses preuves et gagner son admission dans la noble société.

Le but était de voler les familles et les négociants aussi adroitement que possible et sans qu'ils s'en aperçoivent, de les compromettre ainsi que leur situation financière de manière à ce qu'ils n'en puissent pas se relever et combien était-ce intelligemment compris avec des associés posés comme MM. Fronton Cesariat & Cie. et des hommes d'affaires comme cités plus haut. On dit même, que la bande s'était adjoint un ou deux détectives. Décidément quelle splendide organisation !

C'est ainsi que vers la fin de l'année mil huit cent soixante-huit, le caissier Burnichon que son maître n'avait nullement tracassé lors des découvertes faites à la caisse, et ce grâce aux distractions procurées par Heberger, c'est ainsi, disons-nous, que Burnichon trouva moyen de faire signer à M. Ducerceau plusieurs traites en blanc pour un soi-disant accommodement de caisse. Il le fit dans un moment propice où son maître ne se rendait pas trop compte de ses actes. D'autre part, il faisait au nom de la maison, dans laquelle il était deve-

nu intéressé et ce avec pouvoir de signer spécial, un emprunt de deux mille cinq cent piastres à Fronton capital non versé en réalité. Cet argent destiné à aider la maison Ducerceau prise dans plusieurs grosses faillites et dans des dettes de jeu. Ces dettes envers divers compères et parmi lesquels cet excellent M. Azarias, banquier, marchand et propriétaire du cercle de la rue Vitré.

Comme vous voyez, la vieille et respectable maison D. Ducerceau et fils était en péril et l'abîme qui s'ouvrait ne pouvait aller qu'en augmentant. Le commerçant intègre commençait à disparaître, le mari heureux rentrait tard et quelque fois très tard chez lui et quand cette bonne madame Ducerceau sortait de son caractère si doux pour faire un semblant de reproches à son mari, celui-ci, jadis si docile prenait un ton de maître offensé et mécontent.

Delvina se consolait par la prière et essayait souvent bien des larmes agenouillée sur son prie Dieu. Elle était satisfaite de Robert et d'Alice en pension, l'un au collège de Montréal, l'autre à Villa-Maria c'était en pensant à eux qu'elle se consolait et lorsque venait les jours de congé, s'efforçant d'être gaie et aimante, elle les couvrait de baisers évitant de toutes ses forces de leur faire voir ses peines. Le père se contenait encore un peu ces jours-là, mais ne pouvait s'empêcher de répéter qu'il avait hâte de voir Robert en mesure de s'occuper de son commerce, que l'instruction toute belle qu'elle fût devait avoir pour limite l'heure, la plus matinale possible, sonnée pour les affaires.

Ces théories n'avaient pas toujours été les siennes, mais plus le temps venait, plus elles se fixaient dans son esprit et y prenaient racine. Aux grandes vacances, il dirigeait Robert dans ce sens, lui donnant l'ambition de devenir commerçant au plus vite, lui souffrant ses caprices, les encourageant même, et la pauvre mère qui voyait sa vie et qui en souffrait n'y pouvait rien. Elle avait bien essayée de résister d'abord, mais la lutte contre son mari devenait de plus en plus difficile.—Occupe-toi donc de ta fille, lui disait Ducerceau, et laisse-moi Robert entièrement ; je veux en faire un homme et le sortir de tes jupons." C'étaient des scènes pénibles entre eux deux qui souvent altéraient la santé de Delvina.

Cependant, son mari ne lui refusait rien comme bien-être de maison ; il l'envoya même faire une saison à la mer, à Cacouna avec une famille amie, mais, se garda bien de l'accompagner, Alice seule partit avec sa mère, il fallut que Robert restât à Montréal, le père l'exigeait.

Sur ces entrefaites, le vieux domestique Antoine vint à mourir et, le croiriez-vous, M. Ducerceau en éprouva un semblant de satisfaction ; ce vieux serviteur de famille l'ennuyait, quand il le voyait s'intéresser à tout, on eut dit qu'il le respectait comme l'ombre de M. Damas, son vénérable père.

Il fallut lui choisir un successeur et monsieur voulut prendre un jeune homme, il en parla naturellement à ses amis, à ses conseillers, au *moon light club* et savez-vous le choix qu'il fit ? où qu'on lui fit faire ?

Les faux fénians du canal s'en occupèrent et vous voyez la belle occasion pour mettre un loup dans la bergerie. Heberger complice inconscient des bandits du canal conseilla un groom américain, connaissant fort bien les chevaux ayant servi à Boston et à Philadelphie et ayant les meilleurs certificats d'emprunt. John Spears était son nom, Scott l'avait amené soi-disant avec lui en venant au Canada, mais en fait c'était un des membres subalternes de la trop fameuse association du canal.

Ceci sourit à Ducerceau, il ne regarda pas aux gages, la livrée de la maison fut renouvelée bottes vernies, culotte brune à raies rouges, revers rouges au collet et aux manches ; En hiver, fourrures de grand style. On dressa John sur le bon ton, le dispensant du jardinage et lui faisant faire le service de table, parlant à la troisième personne. Il prit vite un excellent genre étant d'ailleurs également si bien consoillé du dehors.

Gertrude la cuisinière ne le vit pas arriver d'un bon œil, quand à la femme de chambre Annette cela lui fût indifférent ; il valait mieux disait-elle avoir devant soi une tête jeune et intelligente qu'un vieux tableau. L'idée d'un mariage ne lui déplaisait pas trop, c'est une maladie assez fréquente chez les filles en conditions et bien aussi chez d'autres.

Mais Mde Ducerceau pleura vivement le vieux, ne tarissant pas d'en dire du bien, de vanter son dévouement et chose singulière un frisson parcourut tout son être quand elle vit John pour la première fois devant elle ; mais que faire à cela, c'était le choix de M. Cyrille. D'ailleurs le nouveau serviteur était fort poli, d'une tenue respectueuse et parfaite, son service ne laissait rien à désirer.

On recevait de temps à autre Villa Beauséjour quelques amis anglais et canadiens et les intimes que nous connaissons déjà un peu. Pradeau l'acheteur de la maison de commerce venait de se marier avec une charmante brunette d'excellente famille de Québec. Madame Ducerceau prit la jeune femme en amitié, elle la recevait souvent en lui disant : Chère amie, votre mère est à Québec permettez-moi donc de la remplacer ici, et Mde Pradeau l'acceptait de très bonne grâce.

Et quand les longues soirées étaient arrivées Delvina

se sentait heureuse lorsque la jeune femme venait la voir, car M. Cyrille n'était pas souvent là, il avait tant d'affaires, disait-il, sa maison de commerce prenait tant de développement. Et la pauvre mère demandait ardemment le retour de sa fille adorée du pensionnat, mais ne fallait-il pas qu'elle finisse son instruction ? Alice souhaitait aussi la maison paternelle et malgré les soins empressés des sœurs de Villa-Maria, un désir bien vif l'attirait vers sa mère. Excellente musicienne, les airs qu'elle jouait en dehors des heures de classe était un soupir d'amour et de félicité !

Robert, comme nous avons pu le présumer déjà d'après les actes de M. Ducerceau à son égard, sortit le premier du collège, ce fût après des études qui sans être supérieures, ne laissaient pas que de donner une stricte satisfaction à ses professeurs. Ceux-ci eussent cependant désiré le garder encore un an ou deux ; il venait d'atteindre sa quinzième année et se croyait un homme, n'était-il pas le fils du grand commerçant Cyrille Ducerceau de la rue St Paul.

Il avait déjà de l'orgueil plein ses poches, son père ne détestait pas cela après tout.

Mieux vaut disait-il un jeune homme fier de lui-même qu'un garçon trop mou, il saura se faire respecter et tenir un rang, ne pas aller avec les premiers venus.

Le pauvre homme, il ne se voyait probablement pas lui-même, à moins, que par moment il éprouvât des remords de sa propre conduite. Robert une fois sorti du collège se crut, un savant et un garçon des plus capables il n'admettait déjà plus que l'on ne soit pas de son avis et aimait d'autant plus à discuter qu'il en était encore incapable. Combien de jeunes gens sortant du collège se figurent ainsi tout savoir et n'admettent pas de répliques !

### CHAPITRE VI

#### LE BONHEUR N'EST PAS DURABLE ICI BAS !

A plusieurs reprises pendant quelques années, les Fénians firent parler d'eux, à la frontière surtout. En même temps l'association clandestine que nous connaissons avait grandie, s'était divisée et répandue dans les provinces de Québec et d'Ontario ; de sorte qu'au simple mot de Fénians la peur empoignait tous les esprits et paralysait les plus braves. Les attentats et les crimes, les vols surtout se multipliaient au dedans et au dehors.

C'est par cette bande noire (nom que nous lui donnerons dorénavant) que furent commis plusieurs attentats : Ainsi on lisait dans le *National* du 15 janvier :

"De redoutables malfaiteurs devant appartenir à la bande des Fénians de la frontière ont pénétré par effraction dans le bureau de poste de Lacolle pendant la nuit, ainsi que dans un magasin voisin, ont enfoncé deux coffres-forts qui s'y trouvaient et ont mit le feu aux deux maisons qui ont été presque entièrement détruites par l'incendie, malheureusement on a à déplorer la mort d'un enfant de douze ans, malade au lit retrouvé entièrement carbonisé."

Et dans un *Nouveau-Monde* de la même époque :

"Un vol d'une audace inouïe a été commis la nuit dernière à la banque des Basses Laurentides. Les voleurs qui étaient certainement plusieurs, ont dû s'introduire dans les bureaux à l'aide de fausses clés, aussitôt après le départ du personnel ; on ne remarque aucune trace d'effraction, ni aux entrées ni aux fenêtres. Ils ont fait sauter la porte de la voûte et se sont emparés de vingt-mille piastres ; c'est peu, si on pense au contenu de la dite voûte ; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'ils sont partis, après avoir été dérangés sans doute par l'arrivée du gardien de nuit qu'un certain bruit avait réveillé, en laissant une carte sur le bureau du manager de la banque portant ces mots : *Pour la sainte cause des Fénians*, la police informe."

Ces actes et bien d'autres qu'il serait trop long de raconter ici, tenaient la population dans une crainte perpétuelle, et les imaginations travaillaient beaucoup.

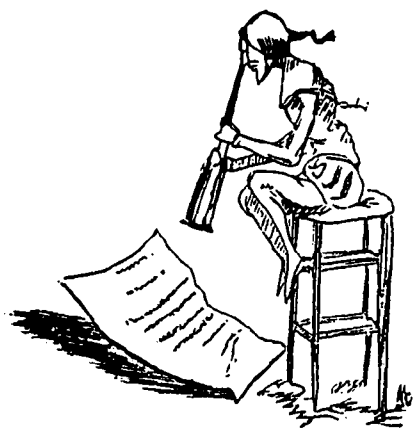
Mais si vous le voulez bien, nous allons revenir à la famille dont le sort nous intéresse et qui mérite bien d'être attentivement suivi pas à pas.

Le dérangement dans la conduite de son chef ne s'était pas instantanément produit, mais avait été graduellement et à l'époque où nous voyons Robert rentrer à la maison paternelle ; son père était déjà tout différent, sa maison de commerce ne lui présentait plus d'intérêt, il puisait souvent à la caisse et quand ses emprunts paraissaient ennuyer le caissier ; Burnichon ne manquait pas tout en lui disant de ne pas se gêner, de lui faire signer des billets d'accommodation. Il était devenu joueur, mais faisait tout au monde pour que sa femme ne s'en aperçût pas. Le bouge de la rue Vitré ne lui suffisait plus, il avait un appartement en ville dans la partie centre et pendant les heures d'affaires, c'était là qu'après un lunch bien compris au restaurant du Grand Hôtel ou ailleurs, il venait jouer dans un cercle restreint d'amis un *bluff* ou *poker* à toute vapeur.

(A suivre)



GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture : 1o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3o. Ils écriront au moins une page de leur propre composition et dans leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance ; ceci est essentiel, car nous trouverons là une garantie de la bonne foi de nos correspondants. 4o. Ils feront connaître le nom auquel nous devrons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir ; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

Qu'on veuille bien se rappeler qu'un abonnement ne donne droit qu'à une seule analyse.

Nos correspondants sont priés de nous faire rapport de la justesse de nos analyses. Ces rapports ne seront livrés à la publicité qu'avec la permission des correspondants.

AMANDINE, Beauharnois.—D'une taille élancée, bien proportionnée, élégante ; teint châtain, yeux exprimant une grande naïveté et grandeur d'âme. Vous caressez amoureusement un rêve qui, j'espère, se réalisera. Êtes un peu capricieuse, mais vous reformerez vite. Bon cœur, très bien fait. Êtes très curieuse et avez le désir d'apprendre pour briller dans la société. La rondeur que vous donnez à chaque lettre indique un caractère droit, et les croches remarquées dans vos *d* et les majuscules, indiquent une intelligence tendant à se développer. Encore quelques années et la naïveté d'aujourd'hui fera place à un esprit des plus perspicaces. Je manquerais à mon rôle de galant homme si je ne vous déclarais adorable.

AURORE, Beauharnois.—Vous êtes joliment brune pour porter ce nom. Votre écriture ressemble tellement à celle de Mlle *Amandine* que, n'étant la finale de chaque mot, je vous donnerais le même caractère. Vous avez, comme elle, le cœur droit et l'âme grande. Très amoureuse et un peu coquette. Taille moyenne et allure distinguée. Un peu prompte, mais la mauvaise humeur se dissipe vite chez vous. Très instruite et intelligente. Aimez un peu à *gouailler*, mais le faites toujours d'une façon charmante. Physionomie aimante et des plus sympathiques. Vous n'avez nullement besoin d'en appeler à mon indulgence.

PAUL EMILE, Sherbrooke.—Très brun, taille assez forte pour votre âge, caractère bon, humeur un peu vive et intelligence beaucoup au-dessus de la moyenne. Vous dites que vous avez plusieurs écritures, ce qui se voit facilement, et dans ce cas, je ne puis vous en dire long vu que votre écriture n'est pas encore formée à votre tempérament. Cependant certains signes qui ne peuvent être changés me permettent de vous dire ce qui précède, et que je crois très juste.

B. C. H., Fraserville.—De taille assez forte, brune, yeux expressifs, nature forte et âme bien trempée. Caractère doux, et cœur dévoué et généreux. Très pieuse ; je vous crois mariée. Je ne fais jamais de compliments aux femmes mariées ; par conséquent, n'attendez pas que je vous dise que vous êtes jolie, charmante, etc...

HECTOR C., Montréal.—Blond, de haute taille, très forte, instruction médiocre, beaucoup d'esprit d'entreprise et grande fermeté de caractère. Voilà tout ce que je trouve dans votre grande et grosse écriture.

QUÉBÉCOIS.—Très brun, yeux noirs, taille peu haute, mais très corpulente, très instruit, intelligent, homme d'affaires de premier ordre réussissant très bien, père d'une nombreuse famille. Cœur généreux et droit. Physionomie peu agréable malgré tout ça.

L. L., Québec.—Roux, avec yeux bruns, taille herculéenne, instruction ordinaire, caractère bon, mais humeur changeante.

GEORGE DRADER, Richmond.—Brun, taille assez forte et bien proportionnée, allure sage et physionomie agréable. Esprit perspicace, très grande intelligence mais instruction ordinaire. Voilà tout ce que je peux voir dans votre grande écriture couchée.

PETITE CORRESPONDANCE

E. C., Montréal.—L'inscription de votre enfant sur la liste des concurrents à l'exposition de bébés est faite. Tous les renseignements nécessaires vous seront fournis à temps.

G. D., Montréal.—Inscription faite.

Monsieur V. L., Montréal.—Inscription faite.

Madame E. G., Montréal.—Inscription faite. Le seul costume est une simple chemisette décoletée avec manches courtes et garnie d'une dentelle. Employez plutôt la mousseline de laine, le mérinos ou le *lawn*, et dans la couleur la plus appropriée au teint de l'enfant.

L. L., Québec.—Inscription faite.

C. M., Montréal.—Il y a jusqu'à aujourd'hui dix-neuf inscriptions.

Madame A. G.—L'estrade en question sera capitonnée et offrira aux bébés le confort d'un bon lit. Les couvertures seront fournies par l'organisation.

G. A. L.—Rose Couturier en donnera le modèle qui vous sera remis à temps.

CONCOURS DE BÉBÉS

ORGANISÉE PAR "LA VIE ILLUSTRÉE"



Ce concours, d'un nouveau genre en ce pays, sera tenu à Montréal, vers la mi-mai.

Voici la liste des prix :

- 1er prix..... Une médaille d'or et \$25.00
- 2me prix..... " " d'argent et \$20.00
- 3me prix..... " " de bronze et \$15.00
- 4me prix..... " " " " " \$10.00
- 5me prix..... " " " " " \$5.00

Et dix mentions honorables

Il est fait appel à tous les beaux bébés du pays. L'âge des concurrents de devra pas dépasser deux ans et demi ; leur constitution et leur beauté sont le sujet du concours.

L'organisateur fait appel à toutes les personnes désireuses d'exposer, de lui adresser leurs demandes sans retard, car la liste est déjà ouverte et se couvre rapidement.

On trouvera des détails complets dans le numéro de la semaine dernière.

On pourra aussi se procurer auprès de l'organisateur ou dans la *Petite Correspondance* de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les renseignements désirés.

L'ORGANISATEUR,  
W. A. GRENIER,  
Directeur de LA VIE ILLUSTRÉE.

PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la file de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.

ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



Madame Albani doit être satisfaite, car sa protégée n'a eu qu'à se féliciter de la sympathie dont ont fait preuve, envers elle, tous les *dilettanti* de Montréal, au concert donné le 1er courant.

Mlle Tessier n'a rien perdu de sa grâce naïve et sa voix, plus fraîche que jamais, a acquis de l'ampleur. Elle a chanté, avec la suavité qu'on lui connaît, *Spring Flowers* et a été largement applaudie.

La superbe voix de basse de M. Whitney, cultivée avec soin, a été fort admirée.

M. François Boucher, le violoniste, possède un grand talent et une rare facilité d'exécution.

M. P. A. Marié, bien connu déjà, est un cornettiste très distingué. Il était accompagné par un jeune aveugle.

On a beaucoup applaudi M. Wulf Fries et l'accompagnateur M. Henry Robinson.

\* \*

Les 13 et 14 mai aura lieu ici, un grand "festival musical" sous la direction de M. Charles Harrison.

Parmi les principaux artistes qui se feront entendre à cette occasion, sont : Mlle Emma Juch, Mme Herbert Foerster, sopranos ; Mlle Hélène Van-Doenhoff, contralto ; M. M. Perotti et William Lavin, ténors ; Joseph Lynde, baryton ; D. N. Babcock, basse, avec quarante instrumentistes conduits par M. Carl Zerrahn. Sont aussi engagés : M. Max Bendix, violon-solo, M. Victor Herbert, violoncelle-solo et Mlle Ausder Ohe, la célèbre pianiste, la protégée de Liszt et Van Bulon.

\* \*

Il se prépare, à Québec, une grande soirée musicale qui promet beaucoup. Tous les amateurs qui y prendront part ont déjà fait preuve d'un beau talent. On dit qu'un acte entier du *Faust* de Gounod, sera joué. Le célèbre violoniste canadien, Alfred DeSève, prêtera probablement son concours.

FAITS DIVERS

AVRIL

1er. Concert au Queen's Hall, au bénéfice de Mlle Tessier.

Terrible accident à la scierie P. Donnelly ; un homme est broyé par un arbre de transmission.

Décès de l'hon. J. H. Pope, ministre des chemins de fer.

3. Eroulement d'une manufacture à la Pointe St Charles.

4. Funérailles de l'hon. J. H. Pope à Cookshire.

5. La glace se met en mouvement sur le fleuve, en face de Montréal.

Je ne consentirais jamais à donner ma langue aux chiens ; ils en font entre eux un trop mauvais usage.

## ARRACHÉE DE LA TOMBE

Suite

XI

Ce n'était point par hasard que Gaston de Sairmaise et Jean Frugère se trouvaient à Villeneuve-Saint-Georges au moment où le mari enlevait sa femme.

Voici ce qui s'était passé :

Le matin, à neuf heures, comme d'habitude, Frugère entra chez le marchand de vins de la rue de Ponthieu.

—Je ne pense pas que vous puissiez voir ce matin le cocher de M. de Borsenne, lui dit un autre cocher habitué de l'établissement.

—Ah ! fit Frugère. Pourquoi cela ?

—Il n'est pas à Paris.

—Tiens, il ne m'a pas dit hier qu'il devait faire un voyage.

—C'est à onze heures que son maître l'a prévenu, je lui ai même donné un coup de main pour préparer la voiture.

—On ne fait pas un long voyage en voiture, maintenant qu'on a les chemins de fer ; est-ce que vous savez où ils sont allés ?

—Je crois que c'est à Brunoy.

—C'est singulier, pensa Frugère.

Et ils ne sont pas encore revenus ? reprit-il tout haut.

—Je vous l'ai dit.

—Est-ce que M. Pierre est aussi à Brunoy ?

—C'est probable. Mais il aura pris le chemin de fer, car il n'est pas parti avec son maître.

—Décidément, se dit Frugère, il se passe à Brunoy quelque chose d'extraordinaire.

Rien ne pouvait lui faire soupçonner les projets de M. de Borsenne ; cependant, il eut le pressentiment de ce qui se tramait contre Jeanne et Georges Lambert.

Il offrit une tournée sur le comptoir d'étain, paya et sortit. L'inquiétude le dévorait.

Il rentra chez lui afin de changer de costume avant de se rendre à l'hôtel de Sairmaise. Mais il lui fut impossible d'attendre l'heure du rendez-vous. A onze heures et demie il arrivait chez Gaston.

Il y trouva Beppo, le domestique italien, qui cumulait à la villa les fonctions de maître d'hôtel et de cuisinier.

—Nous ne verrons pas Georges aujourd'hui, lui dit M. de Sairmaise ; il m'envoie Beppo pour me prévenir et et en même temps un chèque de cent mille francs à toucher à la Banque de France.

—M. Georges est donc resté à Villeneuve ?

—Non, il est à Paris. "Je vais consacrer toute ma journée, m'écrivit-il, à trouver un appartement dans un quartier éloigné, et à le faire meubler tant bien que mal. M. de Borsenne a découvert notre retraite, j'ai même éventé un piège assez ridicule dans lequel il espérait sans doute que Jeanne se laisserait prendre la nuit dernière. Il faut que Jeanne et sa femme de chambre aient quitté la villa demain soir au plus tard." Enfin, mon cher Frugère, il me prie de tenir à votre disposition l'argent nécessaire à l'achat des créances de M. de Borsenne.

—Nous nous occuperons de cela un autre jour, répondit Frugère ; nous allons avoir aujourd'hui un travail plus pressé. M. Georges ne s'est point trompé : M. de Borsenne a passé la nuit et une partie de la journée d'hier à Brunoy. Peut-être est-il encore en ce moment en compagnie des loups-cerviers à sa solde.

Je crains que M. de Borsenne ne dirige aujourd'hui même une attaque contre la villa. La maison est isolée, avec un peu de courage, beaucoup d'audace, — vous savez si M. de Borsenne en a, — madame Jeanne peut être enlevée sans que personne vienne à son secours.

—C'est vrai, dit Gaston. Mais alors il faudrait se mettre à la recherche de Georges et l'avertir.

—Non ; je suis même enchanté que M. Georges ne soit point à la villa. S'il s'y trouvait en présence de M. de Borsenne, ce serait terrible. Il y aurait un meurtre !

—Vous avez raison, il est préférable que Georges ne sache rien. Qu'allons-nous faire ?

—Si vous le voulez, nous nous rendrons immédiatement à Villeneuve. Comme on ne sait pas ce qui peut arriver, nous ferons bien de prendre des armes, ajouta-t-il.

Ils choisirent chacun un revolver parmi les armes du jeune homme et ils partirent.

Il pouvait être deux heures et demie lorsqu'ils sonnèrent à la grille de la villa. Voyant qu'elle ne s'ouvrait pas immédiatement, Frugère devint très pâle.

—Oh ! nous arrivons trop tard, dit-il.

J'ai sur moi une clef de la porte du jardin, reprit-il. Venez.

En tournant l'angle du mur du jardin, ils virent une

voiture arrêtée à cinquante pas d'eux et un homme debout devant la petite porte.

—Ah ! ils sont encore dans la maison ! s'écria-t-il, Dieu est pour nous !

Il n'avait pas achevé sa phrase, lorsque trois hommes sortant du jardin s'élançèrent sur le chemin.

—Nous les avons effrayés en sonnant à la grille, dit Frugère.

Il tira son revolver de sa poche, Gaston en fit autant et ils se précipitèrent sur les bandits. Mais ceux-ci se gardèrent bien de les attendre. A la vue de ces trois hommes résolus, dont deux étaient armés, ils s'enfuirent à toutes jambes et disparurent dans les arbres et derrière les haies.

Le cocher, qui depuis la veille, obéissait passivement à son maître, sans rien savoir, et dont la patience comme celle de ses chevaux commençait à se lasser, prit peur à son tour en voyant M. Pierre et les autres filer à travers champs. Il n'eut qu'à secouer les guides et les deux normands partirent à fond de train. C'est ainsi que M. de Borsenne fut abandonné par ses complices et dut, au dernier moment, renoncer au succès de son audacieuse entreprise.

Jeanne remercia vivement ses libérateurs ; mais il lui resta de la visite de son mari une impression douloureuse qui devait la rendre érutive, troubler son sommeil et remplir son existence de continuelles angoisses.

Georges rentra un peu plus tard que d'ordinaire. Gaston et Frugère l'attendaient. Ils étaient décidés à passer la nuit à la villa. On apprit à Georges ce qui s'était passé. Il resta très-calme en apparence, mais ses amis devinèrent les tortures qu'il endurait dans son cœur gonflé de rage.

Il enveloppa Jeanne d'un regard d'ineffable tendresse et tendit en même temps, silencieusement, ses mains à Frugère et à Gaston.

Il n'avait pas perdu son temps à Paris.

Il avait trouvé un appartement libre au numéro 22 de la rue Lacépède, l'avait loué au nom de madame Bontemps, et le tapissier devait le lui livrer, meublé et arrangé, le lendemain avant cinq heures de l'après-midi.

A six heures, Jeanne et sa femme de chambre arrivèrent seules rue Lacépède et prirent possession de l'appartement.

Pour éviter d'être suivies, elles avaient traversé la Seine en bateau et étaient entrées dans Paris par le chemin de fer de Corbeil.

Le lendemain, Beppo prit les mêmes précautions pour expédier les malles à l'adresse de madame Bontemps.

Il avait été convenu que, pendant quelques jours, Georges n'irait point rue Lacépède, et que Jeanne recevrait régulièrement une lettre lui donnant des nouvelles de ses amis et contenant le récit des incidents de la journée.

Trois jours après, tout d'un coup et à la même heure, une avalanche de papiers timbrés tomba chez M. de Borsenne : Dénonciations de protêts, assignations et significations de jugements.

C'était la préface de la saisie.

Le tout de la requête de mademoiselle Clara Duchemin, élisant domicile en l'étude de Me Vialard, huissier près le tribunal civil de première instance de la Seine.

—Si je me laisse saisir, se dit M. de Borsenne, c'est mon crédit perdu et je ne trouverai plus un louis en échange de ma signature.

Il alla voir les deux capitalistes qui, depuis vingt ans, étaient venus souvent à son secours dans des crises semblables. Ils jouèrent l'étonnement en apprenant que leur client, qu'ils croyaient entièrement libéré, n'avait fait que changer de créancier. Quant à une nouvelle avance de fonds, ils regrettaient de ne pouvoir la faire ; ils s'étaient engagés à soutenir le nouvel emprunt ottoman et n'avaient plus d'argent disponible.

M. de Borsenne, faisant violence à sa fierté, courut chez son ancienne maîtresse. On lui apprit que mademoiselle Clara était partie la veille pour Hombourg.

Il se rendit chez l'huissier afin d'obtenir un peu de répit.

—J'ai des ordres formels et absolus de ma cliente, répondit Me Vialard. Je ne puis retarder d'un jour la saisie ; vous ne pouvez l'éviter qu'en m'apportant des espèces.

M. de Borsenne se retira furieux. Il se trouvait pris comme le poisson dans les mailles d'un épervier.

Brin-d'Azur tenait sa promesse, elle se vengeait. Mais M. de Borsenne connaissait sa position de fortune et ne pouvait comprendre comment elle avait pu acheter ses créances. Evidemment elle avait trouvé l'argent. Où ?

Devait-elle cette somme importante à la générosité d'un nouvel amant ? ou l'avait-elle empruntée ? Il ne vint pas à sa pensée que Georges Lambert, en cette circonstance, pouvait être devenu l'allié de mademoiselle Clara Duchemin. Toutefois, Georges était l'objet de ses constantes préoccupations ; cela alimentait sa haine, faisait déborder le fiel de son cœur et maintenant son sang en ébullition.

—A tout prix il faut que je sorte de cette situation, se disait-il ; c'est à peine si j'ai quinze jours devant moi, oui, je dois en finir. Je n'obtiendrai rien de Jeanne tant que Georges Lambert existera. Donc il faut qu'il meure !

XII

M. de Borsenne songea à un duel, mais Georges, à l'épée comme au pistolet, était de première force, il le savait. Il est vrai qu'il maniait lui-même habilement un fleuret et que les exercices du tir lui étaient familiers. Seulement, en face d'un adversaire tel que Georges Lambert, il n'était plus aussi sûr de son adresse. La chance du duel pouvait lui être contraire, il y renonça. Il voulut frapper son ennemi sûrement et, autant que possible, sans risque pour lui.

Les articles 324 et 336 du code pénal lui offraient les moyens d'être assassin sans danger. Sans doute cette loi brutale, odieuse, qui se met au service du gent-apens et de la lacheté, l'autorisait à tuer son ennemi : seulement c'était ajouter un procès en matière criminelle au procès civil qu'il tenait à éviter.

Ladite loi lui disait encore : "Tu peux en même temps immoler ta femme, je te livre les deux complices."

Mais derrière ses deux victimes il voyait se dresser, terribles et menaçants, les pères et les mères. Soutenus par eux, les procès seraient-ils moins redoutables ? Et puis, il aimait Jeanne ; c'était sa possession qu'il voulait, non sa mort.

Il chercha autre chose.

Depuis le coup manqué à Villeneuve-Saint-Georges, Pierre, qui tenait à se faire pardonner la facilité avec laquelle il avait joué des jambes, redoublait de zèle et d'activité.

Grâce à une nouvelle distribution d'argent et les anciennes promesses renouvelées, il avait réveillé l'ardeur de Rombolle et des autres coquins. Tous étaient d'avis qu'il fallait prendre une revanche prompte et éclatante.

Mais la dame voilée avait quitté Villeneuve-Saint-Georges et ils ignoraient absolument ce qu'elle était devenue.

—Puisque le monsieur reste à Paris, disait judicieusement le Loucheur, c'est que la dame s'y trouve ; nous finirons bien par découvrir l'endroit où elle se cache.

Malheureusement, les jours se passaient et on n'arrivait à aucun résultat. Les allures de Georges Lambert étaient des plus naturelles. Il ne cherchait même plus à se soustraire à la surveillance des espions. Il sortait de chez lui tranquillement et se rendait à l'hôtel de Sairmaise, ou au café, ou au cercle.

Il se promenait souvent avec Gaston ; ils allaient au Bois à cheval ou en voiture et tous les soirs, vers minuit, le jeune homme rentrait chez son père.

M. de Borsenne, que l'impatience dévorait, n'était plus abordable. Son visage sombre s'obscurcissait de plus en plus et, parfois, son aspect farouche épouvantait Pierre.

Un soir, Georges accompagna ses parents au Théâtre-Français. Il les quitta après la première pièce donnée comme lever de rideau, disant qu'il avait promis à Gaston de le voir à neuf heures à Tortoni, mais qu'il reviendrait avant la fin du spectacle.

Le rendez-vous à Tortoni était un prétexte. Depuis huit jours, il n'avait pas vu Jeanne ; ce sacrifice imposé par ses amis lui avait énormément coûté. La tranquillité de la jeune femme, la sienne lui conseillaient de résister encore aux désirs de son cœur, mais il manquait de courage.

Persuadé que la patience des espions de M. de Borsenne s'était lassée, il sortait du théâtre pour courir rue Lacépède.

Un de ces hommes, qui vendent *l'Entr'acte* ou *l'Orchestre* à la porte des théâtres, vit Georges passer à côté de lui et se diriger vers la place du Palais-Royal. Il remit aussitôt les journaux qui lui restaient à un autre vendeur et suivit de l'imprudent jeune homme.

Sur la place, Georges prit une voiture. Le faux marchand de journaux l'imita, recommandant au cocher de suivre à distance et sans le perdre de vue, le coupé qui, en ce moment, tournait sur la place pour entrer dans la rue de Rivoli.

Le coupé s'arrêta devant l'hôpital de la Pitié. Georges mit pied à terre et s'enfonça dans la rue Lacépède.

Rombolle avait la tête à la portière.

—Montons la rue, dit-il à son cocher. Deux franc de pourboire si nous savons dans quelle maison va entrer l'homme du coupé.

Le cocher cligna de l'œil et fouetta les deux rosses efflanquées qu'il appelait ses chevaux. Quand le fiacre arriva au No 22, la porte de la maison se referma.

—Bourgeois, c'est là, dit le cocher en se retournant.

—J'ai vu, répondit le Loucheur. Filons au galop.

Une heure après, au café des Porcherons, Rombolle faisait part à M. Pierre du résultat de sa faction devant le Théâtre-Français.

—Il nous reste à savoir si tu as réellement trouvé la cage de la colombe, dit le domestique.

—Moi, j'en suis certain, répondit le Loucheur ; mais je compléterai mes renseignements et demain à midi j'aurai fait jaser les bonnes gens du quartier.

—Eh bien, demain à une heure, je t'attendrai ici.

—Et les camarades ?

—A moins d'un ordre contraire, ils se reposeront demain. Si tu as réellement retrouvé la dame de Villeneuve,



nous ferons bien, je crois, de disparaître tous pendant deux ou trois jours.

Le lendemain soir, M. de Borsenne savait que rue Lacépède, au no 22, demeurait depuis huit jours madame Bontemps.

L'appartement avait été loué par un jeune homme que l'on n'avait plus revu dans la maison. Il l'avait fait meubler en vingt-quatre heures. Le terme était payé d'avance. On n'avait pas encore aperçu le nez de la locataire. Sa bonne seule sortait pour faire les commissions ; on ne savait pas son âge, on la croyait riche et elle recevait beaucoup de lettres.

—C'est elle ! s'écria M. de Borsenne.

—Cette fois, je crois que nous la tenons, répliqua le domestique, et nous sommes bien décidés à ne pas la laisser échapper. Rombolle attend les ordres que je dois lui donner ce soir. Que devons-nous faire ?

M. de Borsenne s'assura que personne n'écoutait aux portes de son cabinet, puis, à voix basse, il parla longuement à son homme de confiance.

En quittant son maître, M. Pierre paraissait très-agité ; il était affreusement pâle, et son regard, toujours si plein d'assurance, semblait craindre de se fixer sur quelqu'un.

Evidemment, les paroles de M. de Borsenne avaient produit sur lui une terrible impression.

A peu près à la même heure, Georges Lambert disait à Frugère :

—Je crois que M. de Borsenne s'est décidé à me laisser tranquille ; hier et aujourd'hui je n'ai pas aperçu un seul de ces individus de mauvaise mine qui, depuis quelque temps, me suivaient comme mon ombre.

Un pli se creusa entre les sourcils de Frugère.

—Cela ne me rassure pas du tout, fit-il en hochant la tête. Il est certain que M. de Borsenne sait que vous le cherchez partout, et comme il est trop lâche pour accepter un duel, il se cache. Depuis huit jours il n'est sorti que deux fois de son hôtel. Mais son valet de chambre voyage à sa place. Qu'a-t-il fait aujourd'hui ? Je l'ignore et cela m'inquiète. J'aime à voir l'ennemi ; quand il disparaît, je crains une surprise.

M. Georges continua-t-il, c'est précisément parce que vous avez une trop grande confiance que je me défie davantage ; je ne saurais trop vous recommander d'être prudent. Je comprends bien que vous vouliez aller rue Lacépède, mais croyez-moi, c'est dangereux. Attendez encore quelques jours. C'est après-demain que l'huissier opère sa saisie. Nous tenons le Borsenne. Poussé à bout, il se montrera. Autant il a mis de soin à vous éviter jusqu'à présent, autant il cherchera l'occasion de vous rencontrer et de vous provoquer ; nous voulons un duel, nous l'aurons.

Je ne suis pas tranquille, je vous l'ai dit ; mais je ne me coucherai pas aujourd'hui avant de savoir les agissements de cette canaille qui porte sans vergogne le nom d'un saint du paradis.

Malgré les sages recommandations de Jean Frugère, à neuf heures du soir, Georges était rue de Lacépède assis près de Jeanne dans son petit salon. Ils causaient. Et le sujet de leur conversation était excessivement sérieux.

Georges, se rendant aux raisonnements de Jeanne, avait fini par comprendre que l'existence qu'ils menaient tous deux devenait impossible et qu'il était urgent de prendre un parti suprême.

La jeune femme disait :

—Tu es de mon avis, et tu repousses la proposition que je te fais de fuir en Amérique. Puis-je te donner de mon amour une preuve plus éclatante ?

—Non, certes, répondit-il ; mais c'est précisément parce qu'il est immense que je refuse ton sacrifice. Prendre au père, à la mère leur fille, à l'enfant sa mère ! Non, mon égoïsme ne saurait aller jusque-là.

—Alors, reprit-elle, laisse-moi rentrer chez mon père.

—Pour qu'il te rende à M. de Borsenne, jamais !

—Ne crois donc pas cela. Je t'ai dit que je demanderais ma séparation, et je l'obtiendrai, dussé-je crier en plein tribunal que j'ai été ta maîtresse.

—Soit, tu l'obtiendrais ; mais en même temps les préjugés du monde reprendraient leurs droits sur nous, notre amour serait brisé.

—Est-ce que nous ne nous sommes pas aimés déjà des années sans nous voir ?

—Un rêve, Jeanne, le crois-tu possible ?

Elle rougit, car elle n'était pas convaincue.

—D'ailleurs, reprit-elle, dans quelques années je puis devenir libre.

—Oui, mais moi, en attendant obligé de te fuir pour ne pas te compromettre, j'aurai le temps de mourir ; Jeanne nos conventions morales sont ridicules et certaines de nos lois absurdes.

—Oh ! elles ne sont pas notre convenance, répliqua-t-elle doucement, mais ce n'est pas leur faute, mon ami.

—Enfin que décides-tu ?

—Rien encore. Permetts-moi de réfléchir. Demain je verrai de Sairmaise ; s'il le faut, je consulterai M. Durançon. Prendre une pareille décision, c'est terrible !

Il était près d'une heure du matin quand il songea à se retirer.

—Il est bien tard, lui dit Jeanne, tu ne devrais pas te hasarder seul dans les rues à cette heure de la nuit.

—Bah ! fit-il, je ne crains personne. J'ai promis à ma mère de rentrer et puis je ne veux pas que, dans cette maison, on ait le droit de tenir sur toi un propos méchant.

Il l'embrassa et sortit.

## XIV

En mettant le pied dans la rue, Georges jeta à droite et à gauche un regard scrutateur. Il ne vit rien. Il prêta l'oreille, mais il n'entendit que le roulement lointain de quelques voitures sur le pavé.

—Avee ses recommandations de prudence, mon brave Frugère est vraiment étonnant, se dit-il ; qui donc viendrait me chercher dans ce quartier excentrique ?

Rue Linné il fut rejoint par un fiacre qu'il avait vu venir de loin, longeant le mur du Jardin des Plantes.

—Pst, pst, fit le cocher.

Et il arrêta ses chevaux.

—Lanternes jaunes, bourgeois, dit-il ; si vous allez du côté de Montmartre, je peux vous emmener.

Georges était décidé à prendre la voiture lorsque le cocher ajouta :

—Allons, montez, ce sera le prix d'une course de jour et je vous mènerai rondement, j'ai deux fières bêtes, vous verrez.

Cette insistance déplut à Georges.

—Non, répondit-il, je ne vais pas à Montmartre et je préfère aller à pied.

—Eh bien, c'est bon, répliqua le cocher d'une voix nasillarde, si ça ne vous convient pas, faut le laisser, on chargera plus loin, v'là tout.

Il fit claquer son fouet et descendit la rue au petit trot.

Près de l'Entrepôt, au coin de la rue Saint-Victor, Georges passa à côté de deux individus qui se disputaient.

—Deux ivrognes, re dit-il.

Il continua son chemin. Il gagna le boulevard Saint-Germain et traversa la place Maubert. A l'entrée de la rue du Haut-Pavé, il aperçut une ombre qui se glissait furtivement le long des murailles.

Instinctivement, il porta la main à sa poitrine pour saisir un revolver de poche qu'il avait toujours sur lui depuis quelque temps.

Au même instant, du côté opposé à celui sur lequel ses yeux étaient fixés, un homme de haute taille s'élança d'un coin obscur et lui asséna sur la tête un effroyable coup de bâton.

Georges poussa une plainte, étendit les bras, chancela et tomba la face sur le pavé.

Aussitôt la note aiguë d'un sifflet troubla le silence de la nuit et trois individus se jetèrent sur le malheureux jeune homme, qui ne donnait plus signe de vie.

—Est-ce qu'il est mort ? demanda l'un des assassins.

—Non, il n'est qu'étourdi, répondit la Loucheur, qui tenait encore le gourdin dont il faisait si facilement un assommoir.

—Alors il faut l'achever, reprit l'autre.

—Ce n'est pas malin, plante lui ton couteau dans la poitrine.

—Malheureux, gardez-vous-en bien, dit Pierre vivement, une blessure faite avec une arme tranchante pourrait nous perdre tous. Quand on retrouvera le cadavre dans la Seine, il faut qu'on puisse croire à un suicide.

—Bon, répliqua le Loucheur, mais nous n'avons pas à lambiner, d'un moment à l'autre la rousse peut venir et je ne veux pas être mis à l'ombre.

—Ah ! voici la voiture.

Le fiacre aux lanternes jaunes de la rue Linné arrivait rue de Haut-Pavé.

Il s'arrêta et les deux portières s'ouvrirent en même temps. Un des hommes que Georges avait rencontrés se querellant près de l'Entrepôt montra sa tête sinistre.

En un instant, la victime fut placée dans le véhicule. Pierre et Rombolle y montèrent. Le quatrième brigand, léger comme un écureuil, grimpa à côté du cocher. Les portières se refermèrent et le fiacre se remit en marche.

Au bout de la rue, il tourna à droite, et fila sur les quais de la Tournelle, dans la direction de la gare d'Orléans.

Pendant le trajet, Rombolle et son camarade, à l'insu de Pierre, visitèrent les poches du jeune homme ; ils lui enlevèrent sa montre, son portefeuille, son porte-monnaie et son pistolet.

—Tiens, je crois qu'il se réveille, dit tout à coup le Loucheur.

En effet, Georges venait de faire un mouvement, et un gémissement s'échappa de sa poitrine.

—Tant mieux, grommela Pierre avec un sourire féroce, la baignade lui fera plus d'effet.

En ce moment, la voiture s'engageait sur le pont d'Austerlitz. Au milieu de pont elle s'arrêta, les roues contre le trottoir.

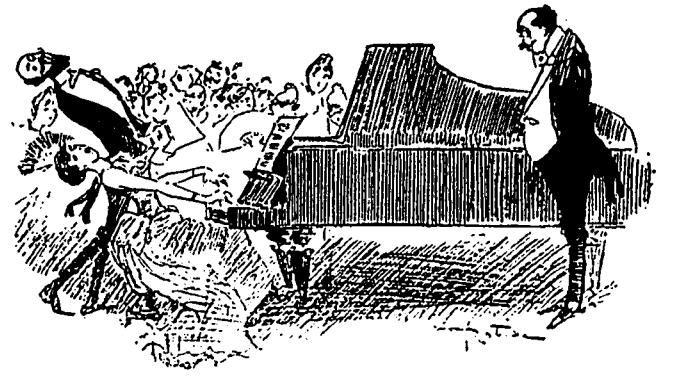
L'homme du siège sauta sur le bitume et ouvrit la portière.

—Pas de cognas, pas un estaffion, dit-il.

—Bon, répondit Rombolle, prends-le par le collet.

(A suivre)

## PETIT CODE DE LA BONNE COMPAGNIE.



(Suite)

Les hommes ne suivent et n'insultent dans les rues que les femmes qui le veulent bien ; et une bonne tenue éloigne toujours des dangers de ce genre : je vais m'expliquer sur ce qui j'entends par *bonne tenue* dans la rue.

Une femme surtout si elle est seule, ne doit jamais marcher le nez au vent, c'est-à-dire avoir l'air évaporé et souriant ; elle doit, au contraire, avoir l'air grave et sérieux, regarder tout simplement devant elle, non à droite et gauche, comme si elle cherchait aventure.

Elle ne doit pas porter sa robe relevée à la façon d'une danseuse, ce qui lui donnerait une certaine façon écourtée contraire à la décence, ni la laisser traîner sur le pavé ou sur l'asphalte des boulevards, car rien ne donne plus mauvaise façon à une femme qu'une robe dont le bas est rempli de boue ou de poussière : que la robe soit donc relevée seulement d'une façon provaquante.

Elle ne doit marcher ni trop vite, ni trop lentement ; dans le premier cas, elle aurait l'air d'une évaporée ; dans le second, elle pourrait faire croire qu'elle attend compagnie.

Une jeune femme doit toujours céder le haut du pavé, c'est-à-dire le côté des trottoirs qui avoisine les maisons, à une femme plus âgée qu'elle, à un vieillard et à un prêtre, et c'est pour les cochers seulement que la loi de prendre toujours sa droite a été faite.

Si, par suite de construction ou autre embarras, il faut passer sur une planche, on doit observer les mêmes règles que pour céder le haut du pavé, c'est-à-dire qu'il faut laisser passer devant soit les personnes à qui l'on doit le respect comme âge.

Un homme doit toujours céder le haut du pavé à une femme, quel que soit son âge et même son rang.

Dans ce cas, la femme à laquelle cette politesse est faite doit s'incliner poliment en passant devant la personne qui a eu pour elle cet égard.

Il faut marcher avec soin dans la rue, de façon à s'éclabousser le moins possible, car rien ne donne plus mauvaise grâce que des chaussures crottées.

S'il pleut et que l'on porte à la main un parapluie ouvert, il faut avoir soin de gêner le moins qu'on peut les passants, pour éviter de s'attirer des apostrophes fort désagréables ; et si malgré votre soin, vous avez causé quelque dommage, soit en bonseculant un chapeau, soit d'une façon, inclinez-vous en disant : " Pardon ", quand même vous vous entendriez traiter de maladroit, car, en agissant ainsi, vous ferez preuve de savoir-vivre, et vous faites plus sûrement se repentir la personne qui vous a offensé par cette épithète désagréable que si vous lui aviez rendu insulte pour insulte.

En cas de ces grandes averses qui arrivent subitement sans qu'on ait dû s'y attendre, un homme peut prendre la liberté d'offrir la moitié de son parapluie à une dame qui n'en aurait pas, même si cette dame est jeune, elle fera bien de refuser cette offre, et d'entrer dans une boutique ou de se mettre sous une porte cochère pour attendre, soit la fin de la pluie, soit qu'une voiture passe ; mais si elle est pressée par l'heure et qu'elle soit forcée d'accepter cette offre, elle doit le faire avec une très-grande circonspection ; ainsi, elle ne doit pas parler à son compagnon obligeant pendant qu'ils marchent ensemble, et quand il se sépare, elle ne doit lui adresser que des remerciements froids et polis, sans rien dire qui puisse faire connaître ni son nom, ni sa position dans le monde.

(à suivre)

MME. DE BASSANVILLE



Une élégante de la rue St-Denis.

**ABONNEMENTS**

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'envoyons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

**ACADEMIE DE MUSIQUE**

HENRY THOMAS, Locataire et Gérant.

UNE SEMAINE COMMENÇANT LUNDI 8 AVRIL

RÉ-ENGAGEMENT DE

**M. HENRY LEE**

Et de son excellente troupe représentant le

Grand Succès de Londres et de New-York

**MOTHS**

Une Troupe Nombreuse. Décors de Théâtre Magnifiques. Nouveaux et Jolis Costumes.

Billets en vente maintenant chez Nordheimer.

**THÉÂTRE ROYAL.**

SPARROW & JACOBS, Prop. et Gérants.

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 8 AVRIL. APRÈS-MIDI ET SOIRÉE

**UNCLE TOM'S CABIN**

— OU —

**LACASE DE L'ONCLE TOM**

Excellente compagnie, chanteurs et danseurs nègres, magnifiques décors. Rien n'est épargné pour rendre à perfection ce fameux drame.

PRIX D'ADMISSION, 10, 20 et 30 cts.

SIÈGES RÉSERVÉS, 10 Cts. EXTRA.

Plan au magasin de musique de Prince. Semaine suivante—The London Speciality Company.

HORACE PEPIN L. D. S.  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
1639—RUE NOTRE-DAME—1639  
3ème porte à l'Est de la Côte Saint-Lambert  
MONTREAL

**ENTREPOT DE MEUBLES**  
ET DE  
**LITERIE de la VILLE**

SUR.—A BON MARCHÉ

On est à prendre les commandes pour le printemps. L'assortiment de MEUBLES de première classe marqués à de moyens prix est très considérable et bien assorti. Aussi, pouvons-nous vendre nos effets de 5 à 10 pour cent à meilleur marché que les autres annonceurs. La fabrication et les achats au comptant, avec une expérience pratique, nous permettent de faire la concurrence sans difficulté.

**JAS STEEL**

1826, RUE NOTRE-DAME, 1826

Stricte Attention

**PEINTURES ET TAPISSERIES**

FERRONNERIES, LAMPES,

GLACES DE MIROIRS,

HUILE DE CHARBON,

MASTIC, HUILE DE LIN,

TEREBENTINE, VITRES,

Etc., Etc., Etc.

FRS. MARTINEAU,

1381—RUE STE. CATHERINE—1381

MONTREAL.

12 Fév.—1a

MAISON FONDÉE EN 1859.

**M HENRY R. GRAY**

Chimiste-Pharmacien

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL.

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPÉCIALITÉS :**

GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.

" Dental Pearlina, pour les dents.

" Saponaceous Dentifrice, pour les dents.

" Chloralyne, pour le mal de dents.

" Sulphur Pastilles pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les maladies de la gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le sirop de Chloral inaltérable de Gray

Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray

HENRY R. GRAY

Chimiste-pharmacien, 144 rue St Laurent,

MONTREAL.

**EAU MERVEILLEUSE**

L'EAU MINÉRALE ST. LÉON jouit aujourd'hui de la confiance universelle et est déclarée par tous une eau merveilleuse.

LISEZ ! LISEZ !

LA DYSPEPSIE guéri radicalement par l'emploi judicieux de l'Eau Minérale St. Léon.

L'INDIGESTION disparaît rapidement avec l'Eau Minérale St. Léon.

LA CONSTIPATION vite guérie en prenant chaque matin l'Eau Minérale St. Léon.

LE RHUMATISME ne saurait résister à cette eau curative qui s'appelle l'Eau St. Léon.

LES MALADIES DU FOIE ET DES REINS chassées en peu de temps par l'Eau St. Léon.

LES BRONCHITES ET LE CATARRHE les plus anciens ont disparu par l'emploi de l'Eau St. Léon.

LES MAUX DE TÊTE disparaissent par enchantement avec un peu d'Eau Minérale St. Léon.

LES HÉMORRHOÏDES, LA GRAVELLE, disparaissent chez tous ceux qui boivent l'Eau Minérale St. Léon.

LES AFFECTIONS CHRONIQUES, les Excès Alcooliques, promptement guéris par un usage régulier de l'Eau Minérale St. Léon.

TOUTES LES MALADIES sont enfin soulagées ou radicalement guéries par l'usage de l'Eau Minérale St. Léon, reconnue merveilleuse et recommandée par les médecins les plus éminents.

Nous avons des milliers de certificats à l'appui de nos dires.

DEPOT PRINCIPAL :

**54 SQUARE VICTORIA**

MONTREAL

A. POULIN, Gérant.



NOUVELLE MODE POUR LES "DUDES."

Pas plus absurde que l'élégante de la rue St-Denis.

**Query Freres**  
PHOTOGRAPHES

10, COTE ST LAMBERT, 10

Portraits de tous genres et de toutes grandeurs.

PRIX ORDINAIRES, SATISFACTION GARANTIE.

Atelier de Première Classe.

**VICTORIA BOTTLING CO.**

20, RUE ST. DIZIER, 20

MONTREAL.

**VINS Haut-Canadiens**

FAITS DU JUS PUR DE LA VIGNE

**MARQUES RENOMMEES**

LES CÉLÈBRES

**BIERES et PORTER**

— DE —

JOHN LABATT

— DE —

LONDRES, ONT.

**CYCLORAMA**

JERUSALEM,

LE CRUCIFIEMENT,

ET LA TERRE-SAINTE

LE SPECTACLE LE PLUS ATTRAYANT EN AMERIQUE

Coin des Rues Ste. Catherine et St. Urbain

Ouvert tous les jours de 9 hrs. a.m. à 10.30 hrs. p.m.

Ouvert les dimanches de 1 h. à 10.30 hrs. p.m.

Handwritten numbers and scribbles at the bottom of the page, including '2', '077', '0981', '5.82', '077', '0841', '0.5', and '26'.